Recherches archéologiques en Gaule en 1947

Raymond Lantier

► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1947. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1948, 6 (2), pp.425-468. 10.3406/galia.1948.2109. hal-01919403

HAL Id: hal-01919403

<https://hal.science/hal-01919403>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN GAULE EN 1947 ⁽¹⁾

I

GÉNÉRALITÉS ET BIBLIOGRAPHIE

C'est un excellent livre que celui que M. F. Lot consacre à l'histoire de la Gaule ². Il sera discuté, mais si l'on ne souscrit pas toujours aux conclusions qui nous sont proposées, on reste toutefois grandement reconnaissant à son auteur d'avoir su mettre l'accent sur toutes nos ignorances. Ses conseils de prudence, le sens aigu des réalités dont il témoigne, donnent à cet ouvrage, pensé et écrit par un grand historien du Moyen âge, une incontestable originalité. En conduisant son récit depuis le début du second âge du Fer jusqu'au temps de Clovis, c'est le bilan tout entier d'un millénaire qui est dressé, d'un millénaire où « tout se tient », et au cours duquel le passé celtique se retrouve à chaque pas dans notre histoire nationale. Ce n'est pas en vain, lorsque, prenant la défense de l'actuelle répartition du territoire en départements, M. Lot rappelle que les limites de quelques unes de ces circonscriptions, l'Indre-et-Loire, le Maine-et-Loire, la Somme et la Dordogne, correspondent à peu de chose près, aux frontières des pays, jadis occupés par les Turons, les Andécaves, les Ambiens et les Pétrucos. Ailleurs, dans la caste des « chevaliers gaulois », on peut reconnaître l'annonce des seigneurs féodaux du

Haut Moyen âge, et la Gaule en état de crise du 1^{er} siècle avant l'ère, supprimant la royauté, livrée à une aristocratie batailleuse, appuyée sur l'aveugle fidélité des dévoués, préfigure la France anarchique des X, XI, XII, XIII^e siècles, « tant il est vrai que le présent repose sur des bases anciennes, beaucoup plus anciennes qu'on n'imagine trop souvent ». Sous ce que l'auteur appelle si heureusement la « croûte de la latinité », on peut aisément distinguer le « bouillonnement de notre fonds celtique », et cela est particulièrement vrai pour l'art gallo-romain ³.

De pareilles recherches ne peuvent être poursuivies que si la continuation des grands répertoires archéologiques est menée à bien. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a repris la continuation de l'œuvre d'E. Espérandieu, et un douzième volume de suppléments ⁴ a été publié, consacré aux sculptures découvertes, depuis 1937, dans l'ancienne Province romaine.

Deux ouvrages généraux, traitant l'un de l'agriculture en France depuis les origines ⁵, l'autre de l'outillage rural et artisanal ⁶, pèchent souvent par un dé-

(1) Voir *Gallia*, I, 1942, p. 189-209; II, 1943, p. 228-263; III, 1944, p. 263-292; IV, 1946, p. 320-353; V, 1, 1947, p. 197-227; VI, 1, 1948, p. 255-285.

(2) *La Gaule*. Les grandes études historiques. Paris, A. Fayard, 1947, in-12.

(3) Voir: R. LANTIER et J. HUBERT, *Les origines de l'art français. Des temps préhistoriques à l'époque carolingienne*. Paris, Le Prat, 1947, in-4°.

(4) ESPÉRANDIEU-LANTIER, *Recueil général des bas-reliefs, sculptures et bustes de la Gaule romaine*. Paris, Presses universitaires de France, 1947, in-4°.

(5) Raymond GROMAS, *Histoire agricole de la France, des origines à 1939*, Mende, 1947, in-8°.

(6) F. BENOIT, *Histoire de l'outillage rural et artisanal*. Coll. « Connais ton Pays ». Paris, Didier, 1947, pt. in-4°.

faut d'information. Les auteurs ne sont pas au courant des importantes recherches, faites dans le domaine de l'origine des plantes cultivées et de l'agriculture primitive, et certaines conclusions demandent révision: les Paléolithiques n'ont connu ni le blé, ni l'orge, et l'origine de la faucille est beaucoup plus ancienne que ne le croit M. Benoit, puisque des éléments en silex de cet outil ont été recueillis dans des horizons magdaléniens.

Parmi les nouvelles monographies provinciales, on retiendra celles de J. Sautel, S. Gagnière, J. Girard et H. Cholaud, sur le département de Vaucluse¹, d'H. Waquet sur le Finistère² et de R. Avezou sur la Savoie³.

De nouvelles revues ont vu le jour au cours de cette année: la Société historique et archéologique de Chelles témoigne de sa renaissance par la publication d'un bulletin polycopié⁴; à Paris, un groupe d'historiens et d'archéologues normands a pour organe les *Cahiers Léopold Delisle*⁵. Reprenant son activité, interrompue par l'occupation, la *Revue d'Alsace* donne une bibliographie des travaux relatifs aux antiquités de la province publiés en 1945 et 1946⁶, puis une historiographie du Territoire de Belfort⁷. Les *Annales de Bourgogne* ont édité une bibliographie de l'histoire de Champagne pour les années 1920 à 1945⁸.

Quelques travaux traitent de l'histoire de la recherche archéologique dans notre pays: le Comte H. Bégouen⁹ brosse un rapide tableau des découvertes anciennes dans le département de l'Ariège et retrace l'œuvre d'Emile Cartailhac¹⁰.

(1) *Vaucluse. Histoire locale*. Avignon, Rullière, 1944, in-8°.

(2) *Manuel d'études finistériennes*. Les livrets d'études locales, V. Valence, Imprimeries réunies, 1947, pl. in-4°.

(3) *Histoire de la Savoie*. Coll. « Que sais-je? », n° 151. Paris, Presses Universitaires de France, 1944, pl. in-8°.

(4) *Bull. Soc. archéol. et hist. de Chelles*. Siège social à la Mairie.

(5) T. I, fasc. 1, Paris, Ed. Jouve et C^e, 1947, in-8°.

(6) T. 87, 1947, p. 59-60 (Fr.-J. HIMLY).

(7) *Ibid.*, p. 143-150.

(8) T. XIX, 1947, p. 137-139.

(9) *BSPF*, XLIV, 1947, p. 5-10.

A l'occasion du centenaire de la publication des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, L.-R. Nougier¹¹ consacre quelques pages à Boucher de Perthes. L'édition des lettres adressées par l'abbé Cochet à Paul-Henri Cahaingt, son collaborateur aux fouilles de la Haute-Normandie, fait surgir de l'ombre la figure d'un archéologue encore ignoré¹². On glanera d'utiles renseignements sur la part prise par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la recherche de nos antiquités nationales, dans l'histoire de cette Compagnie de R. Dussaud¹³.

La nouvelle législation des fouilles continue à provoquer plus de critiques que d'éloges¹⁴, ce qui ne saurait étonner chez nous. Il paraît qu'elle empêchera le développement de notre archéologie préhistorique, et les amendements de pleuvir! On défend farouchement ses positions, plus que la recherche désintéressée, témoin cette déclaration qui nous vient des Eyzie: « En ce qui concerne notre « association et notre Institut des Eyzie, « nous ne laisserons pas porter atteinte « à nos droits légitimes. Son bureau a « décidé qu'il dénierait notamment le « droit à une société naissante de fixer « notre espace vital »¹⁵. La France est assez grande cependant et il est inutile, voire grotesque, de planter des écriteaux avec « défense de fouiller ici ». Rien de bon n'est à attendre de ces querelles de clocher, dignes de *L'Immortel* d'Alphonse Daudet.

Si, dans le domaine de l'organisation,

(10) *Eloge de M. Emile Cartailhac*, dans *Bull. Soc. archéol. Midi Fr.*, 3^e sér. V, 1942-1945, p. 438-451.

(11) *Hommage à Boucher de Perthes*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 345-350.

(12) H. ELOY, *Un collaborateur inconnu de l'abbé Cochet. Paul-Henry Cahaingt*, dans *Précis analyt. Acad. sc., b.-lett. et arts*, Rouen, 1941-1944, p. 217-246.

(13) *La nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*. Paris, Geuthner, 1946-1947, in-8°. Voir également: *Les travaux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Histoire et inventaire des publications*. Paris, C. Klincksieck, 1947, in-8°.

(14) *BSPF*, XLIV, 1947, p. 33-38, 78-80, 201-204, 317-319.

(15) *Ibid.*, p. 319.

les efforts semblent encore quelque peu entachés de particularisme. — chaque région veut avoir son « institut » — enregistrons cependant comme un heureux présage la création d'un *Institut de pré-histoire occitane*¹, d'un *Institut pratique de préhistoire des Eyzies*², d'un *Institut d'anthropologie et de préhistoire* à la Faculté des Sciences de l'Université de Rennes³, d'un *Centre de documentation et de recherches préhistoriques* à Paris⁴. A propos de la réorganisation des musées de province, G. Gaudron donne la liste des musées classés⁵.

II

PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

Les Chevaux, gravés ou peints dans les cavernes du Sud-Ouest de la France, appartiennent au genre *Equus*, dernier de la lignée évoluée des Equidés⁶. Les formes asiniennes⁷ et hémonniennes sont des plus rares. Sur ces tableaux, trois types d'Equidés sont à considérer: un premier ellipométrique, bréviligne, rectiligne, à profil droit, subconcave ou subconvexe, correspond au Cheval de Przewalski (Cap-Blanc, Les Combarelles, Le Portel); un second, également ellipométrique, bréviligne, concaviligne, est caractérisé par sa tête courte et forte, son encolure puissante, sa crinière tombante, son ventre lourd (Fond-de-Gaume, Les Combarelles); un troisième, eumétrique, médioligne, convexitiligne, offre une taille plus grande et des formes épaisses et rondes (Les Combarelles). Aucune trace de domestication n'apparaît sur ces figures.

Au point de vue anthropologique, une très importante découverte a été faite dans la grotte de Fontéchevade, à Montbron (Charente)⁸. A 1 m. 50 au-dessous du niveau moustérien, s'étend un horizon tayacien, dont l'industrie est comparable à celle des couches inférieures de La Micoque et dans lequel ont été recueillis une calotte crânienne humaine et un morceau de frontal appartenant à un second individu⁹. C'est la première fois qu'on rencontre en France les restes d'un Homme fossile du Paléolithique inférieur, recueillis dans des conditions stratigraphiques qui — bien qu'on ait parfois cherché déjà à l'insinuer — ne peuvent prêter à aucune discussion. L'Homme de Fontéchevade a un front droit, sans bourrelet sus-orbitaire, caractère apportant la preuve qu'antérieurement à l'Homme de Néanderthal, vivait en Europe occidentale « un Homme d'un type tout-à-fait différent, beaucoup moins primitif dans la forme de sa voûte crânienne et qui, par suite, ne peut en avoir été l'ancêtre. C'est une constatation d'une extrême importance »¹⁰. On ne saurait cependant aller jusqu'à reconnaître, dans cet Homme, un *Homo sapiens*. Il faut se rappeler qu'à côté du crâne recueilli à Piltdown, avec lequel ce nouveau fossile a des ressemblances, une mâchoire inférieure présentait des caractères encore en partie simiens et que l'évolution avancée de certaines parties du squelette n'implique pas que ces Hommes n'étaient pas restés très primitifs. Deux philums, au moins, auraient alors existé en Europe occidentale, avant la dernière glaciation: « l'un représenté peut-être par la mâchoire d'Heidelberg, qui devait donner les Hommes de Néanderthal du Paléolithique moyen, l'autre représenté par les Hommes de Piltdown

(1) *Ibid.*, p. 317.

(2) *Ibid.*, p. 257.

(3) *Ibid.*, p. 261-262.

(4) *Ibid.*, p. 259.

(5) *Ibid.*, p. 368-372.

(6) E. BOURDELLE, *Les Equidés préhistoriques en France d'après les gravures rupestres*, dans C.-R. sommaires des séances de l'IFA, 1940-1943, p. 18-19.

(7) Et. PATTE, *Asiniens paléolithiques découverts par M. Pierre David dans la Charente*, dans *Mammalia*, XI, n° 3, sept. 1947, 7 p., 2 fig.

(8) Voir: *Gallia*, VI, I, 1948, p. 197-198.

(9) Germaine HENRI-MARTIN, *Mise au jour d'une calotte crânienne humaine fossile...*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 175-179; — *Un nouveau crâne paléolithique*, dans *Rev. archéol.*, 1947, II, p. 66; — H.-V. VALLOIS, *Une importante découverte en paléontologie humaine*, dans *La Nature*, n° 3150, 15 déc. 1947, p. 397-398; — du même, *Un homme fossile tayacien*, dans *L'Anthropologie*, 51, 1947, p. 373-374.

(10) Du même, *La Nature*, 1947, p. 398.

et de Swancombe, voire, par celui de Fontéchevade, si l'étude confirme ce que laisse présumer l'examen superficiel — qui est peut-être la souche de l'*Homo sapiens* — à moins que celui-ci ne vienne d'un troisième rameau non encore découvert, et ayant vécu en dehors de l'Europe »¹. A un point de vue plus général, la découverte du fossile humain de Fontéchevade est un témoignage de la complexité de l'évolution humaine, et il n'est plus possible de soutenir l'idée d'une ligne évolutive continue, aboutissant directement aux Hommes actuels à travers ceux du Néanderthal.

L'évolution chez le Néanderthalien, comme chez l'*Homo sapiens*, à partir d'un ancêtre commun, de la forme de l'arcade dentaire qui, d'ellipsoïde, passe graduellement à un tracé parabolique, eût pour conséquences de profondes modifications dans l'aspect extérieur de la face. La réduction des incisives et des canines, ainsi que de la troisième molaire, la disparition des diastèmes et de l'espace rétro-molaire ont provoqué un rétrécissement de la longueur de la mâchoire, et l'on peut établir une corrélation entre la diminution de la prééminence de la face et l'augmentation du volume cérébral. D'un autre côté, la diminution de l'arcade dentaire, en facilitant la projection en avant du menton, a favorisé le développement de la langue, d'où la possibilité du langage parlé².

Il y a peu de profit à retirer d'une étude récente sur l'alimentation humaine³, mais on retiendra les remarques d'A. Chevalier sur le rôle joué par les pousses jeunes de certaines plantes dans la nourriture des primitifs actuels⁴.

L'application de méthodes scientifiques à l'étude d'un gisement préhistorique

n'est pas suffisamment entrée dans le domaine courant de notre archéologie, aussi doit-on prêter une attention particulière aux recherches de J. Baudet⁵ relatives à la granulométrie, au relevé quantitatif des minéraux lourds, à l'examen morphologique des éléments de quartz, pétrographique et paléontologique des roches constituant le cailloutis, dans un gisement situé aux limites des communes de Cesson et de Seine-Port (Seine-et-Marne), où l'allure générale des couches peut être rapportée au Stampien. Leur analyse fait connaître, en G, un caractère éolien plus marqué d'influence de gel accentué; en F, une zone de rubéfaction; en D, une association d'éléments éoliens et fluviaux; en C, des blocs de grès à angles vifs d'éclatement semblent témoigner d'un climat plus sec et plus froid. Les industries humaines sont contenues dans les niveaux E et E', bifaces à la base du cailloutis, et B éléments éoliens avec éclats Levallois VI ou VII. Il est alors possible de reconstituer l'histoire climatique du gisement: après une phase froide (G), un réchauffement se manifeste (E), puis une période plus ou moins tempérée pendant laquelle l'Homme s'installe une première fois sur cet emplacement (B). Ensuite le climat devient plus froid (C), l'horizon supérieur (A), Paléolithique supérieur, est contemporain du Postwürmien, pendant lequel le vent a joué un rôle important.

Ce n'est pas seulement un paysage, dont la climatologie permet de reconstituer les grandes lignes, seule l'étude des variations du climat permet de donner actuellement une base solide à la chronologie du Quaternaire⁶, étant à cette époque la cause première de la plupart des grands phénomènes géologiques, chaque

(1) *Ibid.*

(2) G. MALVESIN-FABRE, *Les dents des Préhominiens et des Hommes préhistoriques*, extr. *Revue d'odonto-stomatologie*, V, n° 3, juillet 1947.

(3) Dr A. GOTTSCHALK, *L'alimentation humaine depuis la préhistoire*, extr. *d'Hippocrate*, 1946-1947.

(4) *L'Homme peut-il utiliser comme aliments des feuilles d'arbres?*, dans *C.-R. Acad. Sc.*, 219, 1944, p. 147-150.

(5) *Application de méthodes scientifiques à l'étude d'un gisement préhistorique*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 105-115.

(6) F. BOURDIER, *Corrélation par la pédo-logie entre les glaciations alpines et quelques faunes et industries préhistoriques du Quaternaire récent*, dans *C.-R. Acad. Sc.*, 24 mars 1947. Voir également: F.-F. ZEUNER, *Dating the Past. An Introduction to Geochronology*. Londres, 1946.

période climatique amenant la formation de sols bien caractérisés qui, dans l'espace, se retrouvent là où se déroulent les mêmes conditions climatiques. Le tableau que présente F. Bourdier à propos des glaciations alpines vient à l'appui de la répartition des industries telle que l'établit H. Breuil. Les rapports, ainsi précisés entre la préhistoire et la géologie, ont pour conséquence directe de mettre en pleine lumière l'existence d'une première et très longue période de transformation des fossiles humains et de l'industrie, puis postérieurement au Moustérien, une deuxième phase, plus courte celle-ci, pendant laquelle le rapide perfectionnement des techniques s'oppose au développement corporel de l'Homme, qui reste lent.

Le refroidissement du climat, marquant la limite entre le Pliocène et le Quaternaire, exerce une action beaucoup plus forte sur la flore et sur la faune des Mollusques que sur la faune des Mammifères, les espèces pliocènes paraissant persister pendant le Prémindel, sauf le Mastodonte.

Les hautes terrasses de la Somme, qui ont donné une industrie abbevillienne grossière, remontent jusqu'à l'extrême début du Quaternaire et peut-être même à la fin du Pliocène¹. Une faune encore très archaïque (*Elephas meridionalis*, *Rhinoceros etruscus*, *Trogontherium*, *Cervus Begradi*) accompagnent l'Abbevillien pendant tout l'interglaciaire Mindel-Riss. Le Levalloisien, peu représenté encore à cette période, se développe pendant le Rissien, l'interglaciaire Riss-Würm, et persiste jusqu'au début du Würmien. La faune est représentée par l'Hippopotame, le Rhinocéros de Merck et l'Eléphant antique. Au début de la glaciation würmienne, au Levalloisien succède le Taya-

cien final, concassé et usé par les perturbations würmiennes, et le Moustérien introduit par les Néanderthaliens. D'après la position occupée par le loess, le Moustérien semble correspondre à la majeure partie de la progression würmienne. Le Magdalénien est contemporain de son retrait. Depuis la fin du Moustérien règne le Renne, et il n'y a plus de place pour une faune intermédiaire, relativement tempérée. Le début de l'Aurignacien et la fin du Magdalénien correspondent aux époques du froid maximum; entre le Moustérien typique et l'Aurignacien, l'Homme a connu une période d'adoucissement des conditions climatiques.

La découverte, dans une sablière de Châtenay, d'un racloir moustérien, adhérent à un bloc de loess, « plaide en faveur du synchronisme entre les loess récents du Nord de la France, si riches en industries, et ceux du Sud-Est, importants en raison de leurs rapports avec les dépôts de la glaciation würmienne »².

Des sondages et des observations faites dans les vallées de la Vézère et de la Beune³ montrent que, dans la première de celles-ci, la plus ancienne couche géologique à éboulis calcaires s'est formée sous l'action du climat froid de l'avant-dernière glaciation. Les dépôts alluvionnaires qui la recouvrent, ont été déposés par les inondations du dernier interglaciaire, période chaude, ou tout au moins tempérée, au cours de laquelle on constate une courte occupation humaine du Moustier. Au-dessus des pentes, s'étend le dépôt humain, sans trace d'inondation, contemporain du climat froid du Würm. I. La couche sableuse, superposée pendant l'interstade würmien, appartient au Paléolithique supérieur. Le même rythme de remplissage reparait dans la vallée de la Beune jusqu'à la fin du Pliocène, mais accéléré au cours de la période tempérée et humide du Mésolithique. En Dordogne, les dé-

(1) F. BOURDIER, *Les caractères distinctifs de chaque glaciation alpine d'après les couvertures de loess et les sols d'altération*, dans *La géologie des terrains récents de l'Ouest de l'Europe*. Session extraord. des soc. belges de géologie, 19-26 sept. 1946 Bruxelles, 1947, p. 332-354; — du même, *Gisement de Mammifères quaternaires de la Croix-Thoré, cne de Saint-Vallier (Drôme)*, dans *Gallia*, V. I, 1947, p. 189; — A. RUHL-MANN, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 13-16.

(2) F. BOURDIER, *Loess de Châtenay, cne de Savée (Saône-et-Loire)*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 188.

(3) D. PEYRONY, *Le remplissage des vallées de la Vézère et de la Beune et ses rapports avec les industries préhistoriques*, *ibid.*, p. 180-184.

pôts de pentes¹ (Combe-Capelle, inférieur, La Micoque) sont contemporains du dernier interglaciaire et de la dernière progression des glaces. Le Micoquien est symétrique du Moustérien typique (Le Moustier) et du Moustérien de tradition acheuléenne de Combe-Capelle. De grands progrès sont ainsi réalisés en préhistoire: les manifestations de l'activité de l'Homme s'inscrivent dans des cadres chronologiques plus précis; le paysage où il a vécu se dessine plus nettement à nos yeux. Mais aussi, une somme de connaissances plus grande est chaque jour exigée du préhistorien. On se demande alors s'il est bien nécessaire d'envisager une réforme de la nomenclature préhistorique et, dans ce cas, il serait utile que le promoteur de ladite réforme soit informé de la valeur exacte des termes qu'il propose². L'emploi du mot «danubien», par exemple, pour caractériser les civilisations de la céramique rubanée, est autrement précis que celui d'Omalien qui ne représente qu'un des aspects de cette culture, et l'un des plus récents. Mais il reste difficile, constatons-le, de passer du particulier au général. Quant à reprendre Chelléen, ce serait un non-sens.

On a constaté que toutes les méthodes employées par l'Homme paléolithique pour la taille de son outillage, ne sont pas contemporaines³, mais qu'il est rare qu'une fois trouvées, elles aient été entièrement abandonnées. Ce qui compte, c'est la conception de l'outil. Si les tailleurs de silex du Paléolithique supérieur se montrent moins habiles que les Levalloisiens pour obtenir des éclats, ce n'est pas qu'ils fussent incapables de les faire, mais ils ne prétendaient qu'à fabriquer des lames. Une même technique peut également être poursuivie à deux fins: les

Néolithiques, après les Levalloisiens, utilisant le plan de frappe convexe pour leurs grands nucléus, ne recherchaient pas des éclats, mais des lames. La nature, elle aussi, se charge de fabriquer de pseudo-outillages, ayant une ressemblance extraordinaire avec certains instruments sortis de la main de l'Homme: dans presque toutes les moraines anciennes du Bas-Dauphiné et des Dombes, on rencontre des galets de quartzite⁴, présentant des éclatements dus à l'action des glaciers ou des cours d'eau sous-glaciaires. Une grande prudence est donc nécessaire, dans l'attribution au travail, de l'Homme des galets de quartzite éclaté, recueillis dans ces régions affectées par les glaciations quaternaires, ou même plus anciennes. La découverte d'un très grand biface magdalénien, à La Furtome (Dordogne), prouve que les Magdaléniens ont utilisé, comme hachoirs ou tranchets, de gros et lourds instruments⁵. A la base du Moustérien moyen, dans la tranchée M. à La Quina (Charente)⁶, un grand disque en calcaire, qui n'est certainement pas un outil, accompagnait trois pointes moustériennes. Un harpon du Magdalénien VI, appartenant à l'ancienne collection du chanoine Müller à Chantilly, tendrait à prouver que les premiers harpons plats étaient pourvus de deux rangées de barbelures, comme l'avait supposé Ed. Piette. Presqu'en même temps aurait été inventé le type monobarbelé aplati⁷.

En Dordogne, l'occupation de l'abri du Boul-du-Monde, aux Eyzies, est fonction des inondations de la Vézère⁸. Après un court passage de l'Homme au Magdalénien II, on constate, au Magdalénien V et VI, une occupation d'assez longue durée.

(4) F. BOURDIER, *Quartzites éclatés du Bas-Dauphiné et des Dombes*, dans *Gallia*, V, 1, 1947, p. 189.

(5) J. FERRIER, *Un biface géant*, extr. *Congrès AFAS*, Biarritz, 1947.

(6) G. HENRI-MARTIN, *Un disque en calcaire dans le gisement moustérien de la Quina*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 178-182.

(7) Et. PATTE, *Harpon plat en bois de Renne de la Madeleine*, dans *Gallia*, V, 1, 1947, p. 170-173.

(8) D. PEYRONY, *Gisement préhistorique du Boul-du-Monde, cnc des Eyzies (Dordogne)*, dans *Gallia*, V, 1, 1947, p. 184-186.

(1) M. BOURGON, *Les anciens dépôts quaternaires du Périgord Noir et leurs industries préhistoriques*, extr. *Bull. Soc. hist. et archéol. Périgord*, 1947, 12 p.

(2) ANTOINE, *Pour l'unification de la nomenclature préhistorique*, dans *BSPF*, XLIV, p. 124.

(3) Fr. BORDES, *Etudes comparatives des différentes techniques de taille du silex et des roches dures*, dans *L'Anthropologie*, 51, 1947, p. 1-29.

qui se poursuit pendant l'Azilien. Le mélange de l'outillage et du sable fluviatile témoigne de l'existence d'un climat plus sec, au cours duquel les crues de la rivière n'étaient plus à craindre.

Dans la Vienne, des silex de facture moustérienne ont été ramassés sur le plateau dominant le cours de la rivière, près des villages de Lafachie, Maison-Neuve et Larnaud¹, et dans un foyer de forme lenticulaire, contenant des charbons de chêne rouvre et de châtaignier, délimité sur un de ses côtés par trois gros blocs de grès, découvert à Fontmaure².

L'inventaire des collections préhistoriques du Musée de la Société historique et archéologique de Libourne (Gironde) précise les conditions de l'occupation de la région pendant le Paléolithique: l'Abbevillien a été rencontré à Saint-André et Apelles et dans la région de Sainte-Foy-la-Grande; l'Acheuléen est plus largement répandu et, quant au Moustérien, il est cantonné sur les plateaux où dominent les industries de tradition acheuléenne³. Le Périgordien a été signalé au Camp de la Hère, l'Aurignacien aux Artigauts. Le Solutréen manque encore dans le Libournais, où le Magdalénien apparaît à Fongaban, à Saint-Germain-la-Rivière, à Vidou et dans d'autres gisements encore. Des outillages acheuléens et moustériens sont signalés à Lèves⁴ et la station de Jandeman (Gironde) a livré un biface moustérien de tradition acheuléenne⁵. A l'occasion du centenaire du préhistorien girondin F. Daleau, G. Malvesin-Fabre⁶ a repris l'étude de la stratigraphie de Pair-non-Pair: des Mousté-

riens de tradition acheuléenne se sont, les premiers, installés dans la grotte, puis une infiltration aurignacienne y est représentée par des pointes du type de l'Abri Audi, à laquelle succède une occupation des Aurignaciens supérieurs, auteurs des gravures pariétales.

Les recherches entreprises dans la grotte de Fontarnaud⁷, pour retrouver le sol rocheux et une stratigraphie, n'ont encore donné que de faibles résultats: découverte d'une lampe, de pointes de sagales, ainsi que d'un harpon magdalénien.

Il est presque admis, comme une sorte de dogme en préhistoire, que les Langue-dociens n'ont pas utilisé le silex pour la fabrication de leur outillage. Or, le bassin supérieur de la Garonne possède des bancs de silex qui ont été exploités par l'Homme, au moins dans la région des Petites Pyrénées⁸.

Jusqu'à ces derniers temps, les civilisations du Paléolithique ancien et moyen étaient mal représentées dans nos stations préhistoriques du Sud-Est: Acheuléen à Lombières, Moustérien à Bouiche-la⁹ et au Portel¹⁰, dont la couche unique contient un outillage de quartz. Dans les grottes du Coupe-Gorge, à Montmaurin (Haute-Garonne), de Basuran près de Lespugue, et sur le territoire de la commune de Blayan¹¹, des horizons moustériens ont été explorés. A la caverne du Tuteil (Ariège)¹², ouverte dans le versant septentrional du Roc-de-la-Mousse, sur le territoire de la commune de Montségur, la grande salle aux Ours se prolonge par une cheminée verticale et un boyau aboutissant à une sorte de puits utilisé comme piège à Ours, et dans lequel

(1) H. LACOMBE, *Recherches préhistoriques sur la commune d'Excideuil (Vienne)*, dans *Bull. mens. Soc. sc. archéol. et hist. Charente*, février 1947, p. 3.

(2) Dr PRADEL, *Foyers du gisement moustérien typique à influences paléolithiques supérieurs à Fontmaure (Vienne)*, dans *B. S. P. F.*, XLIV, 1947, p. 23-30.

(3) J.-A. GARDE, *La préhistoire régionale au Musée de la Société historique et archéologique de Libourne*, dans *Bull. Soc. hist. et archéol. Libourne*, 1947, extr.

(4) *Ibid.*, p. 50-51.

(5) *Ibid.*, p. 50.

(6) *La stratigraphie de Pair-non-Pair*, extr. *Bull. Soc. tinnéenne Bordeaux*, 1946, 11 p.

(7) J. FERRIER, *Où en sont les fouilles de Fontarnaud?* extr. *P.-V. Soc. tinnéenne Bordeaux*, 1943-1947.

(8) L. MÉROC, *Le silex dans le bassin sous-pyrénéen de la Garonne et son emploi par l'Homme préhistorique*, dans *P.-V. Soc. archéol. Midi Fr.*, 1943-1945, p. 234-250.

(9) H. BÉGOUES, *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I, 1946, p. 5-10.

(10) *Gallia*, V, I, 1947, p. 193.

(11) *Ibid.*, p. 193-194.

(12) Abbés BREUIL et DURAND, *Le Pré-moustérien du Tuteil*, dans *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I 1946, p. 11-22.

l'Homme est descendu pour abattre et dépecer les animaux tombés dans cette trappe. L'outillage recueilli, le plus ancien jusqu'alors découvert en Ariège, serait contemporain du Clactonien, et le remplissage de base de la caverne remonterait encore plus haut dans le Pléistocène. Egalemeut repaire d'Ours à l'origine, la caverne de Marsoulas (Haute-Garonne) ¹ voit d'abord un petit groupe d'Aurignaciens s'installer sur les éboulis. Après un assez long abandon, elle est de nouveau occupée au Magdalénien III. Des foyers dispersés du Magdalénien IV témoignent de séjours brefs et discontinus. La caverne fut encore temporairement fréquentée pendant le Magdalénien V et VI, l'Azilien et le Néolithique. Plus qu'un habitat, ce fut un sanctuaire. Au Mas d'Azil (Ariège) ², dans le vestibule conduisant à la galerie Henri Breuil, une brèche osseuse renfermait un crâne humain d'époque magdalénienne, au voisinage immédiat d'un crâne de Bison, et dans une anfractuosité, sous une accumulation de blocs, charriés par les eaux, on recueillit un bois de Cerf orné d'une tête de Cheval en champ-levé et d'un jambe d'Equidé. Au cours de la désobstruction de galeries, on découvrit, dans un couloir, cinq vertèbres humaines et des ossements de Cheval, d'Hyène et de Loup gisant dans une couche de graviers à petits éléments, sous-jacents à un limon.

En Vaucluse, au couchant du Sault, sur la colline, une station de plein air moustérienne a été réoccupée pendant le Néolithique ³. A deux cents mètres en amont du barrage de Quinson et à une trentaine de mètres au-dessus du Verdon, la Baume Bonne a donné un horizon moustérien archaïque, quelques silex de l'Aurignacien moyen mêlés à des bifaces moustériens, et un niveau aurignacien évolué contenant quelques gravures sur

vertèbre et galet ⁴. En Dauphiné, L. Champion a esquissé un tableau de l'occupation du plateau de Crémieu, trop imprécis malheureusement ⁵.

Dans le Châlonnais ⁶, le Moustérien est représenté à la grotte des Feux-Blancs, l'Aurignacien au Château-Beau, dans la grotte de Vertpillère à Mellecey, par stations de surface aux Varennes à Dracy-le-Fort, et à la Roche à Saint-Martin-sous-Montaigu. Le Magdalénien aurait été rencontré, pour la première fois, au Château-Beau et à la grotte de Celles-les-Roches. Dans cette même région, les fouilles les plus importantes par la valeur des résultats obtenus, se poursuivent dans la grotte des Furtins ⁷, située sur le territoire des communes de Berzé-la-Ville et de Sologny-la-Croix-Blanche, à sept kilomètres au Nord de Solutré et à une dizaine de kilomètres des grands ateliers paléolithiques de la Charbonnière et de la Sènétrière. Creusée dans le calcaire bajocien, sur la face méridionale d'un des monoclinaux Est-Ouest du système auquel appartient Solutré, elle est ouverte au Nord-Ouest à une altitude de trois cents mètres. L'histoire du remplissage comporte trois phases: 1° un remplissage à dominante sinémurienne avec industrie tayacienne de chaille peu abondante et de facture grossière; 2° un remplissage à dominante sinémurienne avec deux stades d'arrêt sur ossuaires d'Ours des cavernes, avec industrie moustérienne, suivie d'un Tayacien, qui ne paraît pas pouvoir être assimilé stratigraphiquement au niveau classique du Tayacien classique, mais plutôt au Moustérien alpin des préhistoriens suisses;

(4) B. et B. BOTTET, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 152-170.

(5) *Evocations*, III, 1947, p. 66-67, 98-101, 114-116.

(6) L. ARMAND-CALLIAT, *Une station préhistorique à Dracy-le-Fort. 1. Les Varennes*, dans *Bull. Soc. hist. et archéol. Chalon*, XXXIII, 1947, p. 68-72; — E. GUILLARD, *La station paléolithique de « La Roche » à Saint-Martin-sous-Montaigu*, *ibid.*, p. 48-60; — F. BOURDIER, *Gallia*, V, I, 1947, p. 187.

(7) A. LEROI-GOURHAN, *La grotte des Furtins...*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 43-55; — *Rapport sur la 8^e campagne de fouilles à la caverne des Furtins*, 15 mai 1948 (dactylographié).

(1) L. MÉROC, L. MICHAUD, M. OLLÉ, *La grotte de Marsoulas (Haute-Garonne)* dans *Soc. mérid. de spéléologie et de préhist.*, 1947, p. 285-320.

(2) Renseignements communiqués par M. Mandement.

(3) R. MISTRAL, *Col des Fourches...*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 57; — S. GAGNIÈRE, *La salle préhistorique et d'antiquités historiques au Musée Calvet d'Avignon*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 199-200.

3° un dernier stade de remplissage de terre rougeâtre sous un sol stalagmitique, semblable à celui marquant dans les cavernes du Jura la fin du dernier épisode glaciaire. Les caractéristiques générales de la faune profonde (Cheval, Loup, Cerf Élaphe et Ours) font connaître l'existence d'un climat plutôt tempéré (interglaciaire Riss-Würmien). Le grand intérêt des Furtins est d'avoir été un ossuaire d'Ours, dont la faune a été très systématiquement recueillie: déjà 213 sujets ont été relevés en position stratigraphique déterminée, dont les séries dentaires donnent une courbe de mortalité précise: 50 % d'Oursons, 20 % de sujets âgés. Les os longs prêtent à une curieuse observation: alors que les dents répondent à un seul module, que les crânes offrent des variations de tailles importantes et sans rapport direct avec la taille des dents, le squelette permet de distinguer deux variétés, répondant peut-être aux variétés *major* et *minor* des naturalistes. On ne distingue stratigraphiquement aucune évolution en fonction du temps, mais une surprenante série de variantes d'une pièce à l'autre. La comparaison de la mortalité des sujets avec celle de l'Ours actuel paraît devoir exclure l'hypothèse, généralement admise, des chasseurs d'Oursons paléolithiques, de même que celle de l'existence d'un outillage osseux. Cependant l'Homme a connu et fréquenté ces ossuaires naturels, et son occupation des Furtins alterne avec le séjour des Ours dans la caverne, bien que rien ne prouve la consommation alimentaire des Ours ou l'utilisation technique de leurs vestiges. Si le matériel zoologique paraît devoir trancher par la négative la question de la chasse à l'Ours dans ses repaires des cavernes, la disposition de ses restes dans le gisement des Furtins prouve l'existence de pratiques liées directement à ces mêmes restes osseux; huit crânes d'Ours ont été retrouvés orientés tous, à une exception près, dans la même direction, et six d'entre eux reposaient sur des plaques de calcaire, isolées dans le cailloutis. Un paquet d'os longs recouvert d'une semblable protection avait été rangé contre la paroi Nord-Ouest de la caverne, dispositif rappelant, non seulement les mêmes faits constatés en Suisse,

mais aussi le paquet d'os longs trouvé contre la paroi, sur le sol moustérien vierge de la grotte de San Felice de Circeo (Italie). Ces diverses constatations concordent sur un même plan chronologique, peut-être cependant plus reculé aux Furtins. Au point de vue de l'industrie, les fouilles des Furtins posent le problème de l'existence d'un Tayacien tardif ou pseudo-Tayacien, dont la contemporanéité avec l'Ours des Cavernes donnerait des bases plus précises à la question, encore controversée, du Moustérien suisse.

Des recherches dans les vieilles alluvions de l'Ornain et de l'Anthe mettent en lumière un cas géologique et paléontologique, où l'on est amené à constater l'union du Mammouth et de l'Éléphant antique sur une même terrasse, ainsi que des modifications importantes survenues depuis le dépôt d'alluvions fluviales, où sont inclus les restes de grands Mammifères, caractéristiques du Paléolithique ancien et moyen¹.

En Bretagne, les stations paléolithiques sont peu nombreuses et leur distribution est régie par deux causes principales, relatives aux possibilités en approvisionnement en nourriture et en matières premières pour l'industrie lithique. Toutes les stations, découvertes jusqu'à ce jour, sont isolées sur la côte, ou placées à proximité du littoral, les Paléolithiques et les Mésolithiques ayant tiré de la mer leurs principales ressources alimentaires. D'autre part le silex ne se rencontre que dans les cordons monastiriens et dans les remaniements flandriens actuels. On ne connaît que trois pièces antérieures au Würmien: les bifaces acheuléens de Parc ar C'hutel et de Kerien en Lannilis, et le petit silex microquien de Tévier. Le Paléolithique moyen est mieux représenté et apparaît sous la forme d'un Levalloisien plus ou moins métissé de Moustérien. Au Clos-Rouge, l'outillage appartient à un Moustérien de tradition acheuléenne. Les stations de la dernière phase glaciaire sont,

(1) A. PAQUE et R. VAUFREY, *Les vieilles alluvions de l'Ornain et de l'Anthe et le Mammouth*, dans *L'Antrop.*, 51, 1947, p. 201-219.

(2) P.-R. GIOT, *Remarques sur le Paléolithique breton*, *ibid.*, p. 533-538.

toutes, pratiquement établies sur le versant de la Manche, les fonds exondés et plus particulièrement ceux du golfe normanno-britton, offrant au Würmien, des sites plus hospitaliers tant aux hommes qu'aux animaux. Dans le Sud du massif armoricain¹, au Roc du Tail, Chalennes-sur-Loire (Maine-et-Loire), à Pierre-Meslière (L'Estranglard en Saint-Gérion), à la station de la cote 66 à Chalennes-sur-Loire, une suite de stations, échelonnées en bordure de la Loire, ont fourni des industries moustériennes qui paraissent s'être prolongées jusqu'à être contemporaines de l'Aurignacien.

La multiplication, au cours des dernières décades, tant en Europe centrale et occidentale qu'en Sibérie, des découvertes de figures humaines appelait la publication d'un *Corpus* de ces représentations. C'est chose faite, et l'on possède le catalogue descriptif avec bibliographie, de toutes les figures humaines de l'époque paléolithique, classées sous les rubriques suivantes: personnages hybrides à têtes d'Oiseau, de Mammouth, d'Equidé ou d'Asinien, de Bison ou de Bovidé, de Capridé ou de Cervidé; personnages hybrides à têtes d'animaux indéterminés; personnages grotesques aux traits tirés ou aplatis; personnages à visages ou à silhouettes réalistes; enfin personnages volontairement ou accidentellement incomplets². Dans une première partie, l'auteur propose un essai d'interprétation de ces images et en étudie les méthodes de composition et le style. L'aspect triangulaire de la plupart de ces figurations répondrait à des nécessités sociologiques ou de style. On peut se demander si, dans cet essai, il n'y a pas exagération dans la recherche de scènes où l'Homme apparaît associé à l'animal. De plus, on serait tenté de croire que l'auteur a souvent prêté aux artistes paléolithiques un ensemble de

préoccupations religieuses ou magiques, dont la subtilité semble dépasser ce que l'on peut raisonnablement admettre de ces primitifs. Une même subtilité se manifeste dans l'interprétation que propose J. Charet³ de certaines peintures rupestres relatives à la magie de la chasse. Partant du fait que sur certaines de ces images, relevées en Dordogne, les Rennes sont représentés avec leurs bois et suivant leurs femelles, il est amené à conclure que ces représentations correspondent à la saison d'automne, au moment où les Rennes redescendent du Nord vers la toundra périgourdine. Il s'inscrit alors en faux contre l'explication de ces images par la magie, car ce n'est pas le gibier qui est rare, mais son passage dans ces vallées. Peintures et gravures tradMetaient alors uniquement un spectacle observé avec d'autant plus de soin que cette apparition signale souvent l'approche des Rennes.

Dans le domaine de l'art aurignacien, de nouvelles gravures ont été découvertes dans le Bassin Parisien, à la grotte du Cheval d'Arcy-sur-Cure (Yonne)⁴, représentant cinq Mammouths, deux Bisons, un Cheval, un Renne, deux panneaux de « macaronis » et quatre de grilles ou ensembles géométriques. Deux nouveaux groupes de gravures sont signalés dans la vallée de l'Ardèche, à la grotte d'Ebou (c^{me} de Vallon)⁵ et à la grotte du Colombier (La Bastide-Virac): figures de Chevaux, de Bisons, de Bœufs, de Bouquetins, de Cerfs, de Biches, de Félidés, de Mammouth, de Loup, d'Oiseau et même un masque humain sur croupe stalagmitique au Colombier. Toutes ces représentations sont apparentées à celles relevées dans les cavernes méditerranéennes, grotte Bayol (Gard), grotte Romanelli (Italie), grotte du Parpallò (Espagne), grotte de la Colombine (Ain), où la technique aurignacienne, venue d'au delà des Pyrénées, se prolonge dans ces régions en

(1) Dr GUET, *Présence d'industries aurignaciennes dans le Sud du Massif armoricain*, dans *BSPE*, XLIV, 1947, p. 182-191; — *Ce qu'on croit savoir du Quaternaire en Maine-et-Loire*, dans *Bull. Soc. ét. scientif. Angers*, LXXIV-VI, 1944-1946, p. 21-23.

(2) E. SACCASYN DELLA SANTA, *Les figures humaines du Paléolithique supérieur euro-asiatique*. Anvers, de Sikkel, 1947, in-8°.

(3) *Réflexions sur la magie de la chasse*, dans *BSPE*, XLIV, 1947, p. 170-174.

(4) G. BAILLOU, *BSPE*, XLIV, 1947, p. 97-105.

(5) A. GLORY, *Les gravures préhistoriques de la grotte d'Ebou...*, dans *La Nature*, 1947, p. 257-262, 283-285; — *Les gravures de la grotte du Colombier*, dans *CRAI*, 1947, p. 670-676.

se méfissant d'influences magdaléniennes. C'est une province de notre art rupestre qui peu à peu sort de l'ombre.

Une courte description de la frise de la Chaire à Calvin, à Monthiers (Charente), Bovidé sans tête faisant face à une Jument gravis, précédé d'un accouplement de Chevaux, est accompagnée de la description du gisement; dans les quatre foyers découverts, le Saïga domine, puis le Cheval, le Bœuf, le Renne, le Loup, le Cerf, le Rhinocéros et le Castor. L'outillage osseux est rare, sagaies à simple ou double biseau, bâton percé, aiguilles à chas. L'industrie lithique comprend des burins, des grattoirs, des perçoirs, des hachoirs, des lames de La Gravette, quelques pointes à cran et des feuilles de laurier. Tous ces objets appartiennent à un Magdalénien ancien avec inclusion de pièces solutréennes et datent les sculptures de la frise, très proches de celle du Roc dans la même région¹. Deux plaquettes de pierre gravées, l'une sur schiste représentant trois Échassiers à long cou, l'autre sur calcaire avec l'image d'un Ours de profil à gauche, ont été découvertes dans les grottes de Labastide et de la Tourasse². Trois fragments d'une plaque de schiste gravée, pattes et sabots, sont signalées au Saut-du-Perron, commune de Villerest (Loire)³. F. Troubes et J. Dubuc⁴ viennent de publier la monographie attendue depuis longtemps sur la grotte de Ganties-Montespan (Haute-Garonne).

Les premières gravures paléolithiques viennent d'être découvertes dans le département de l'Aude, à la grotte de Gazel, près de Sallèles-Cabardès⁵. Sur la paroi

Nord du boyau qui fait suite à la rotonde, les accidents de la roche ont été utilisés pour donner naissance à un Bouquetin percé de flèches, suivi d'un Capridé chevauchant l'arrière-train d'un troisième animal indéterminé; sur la paroi Sud, on reconnaît un Bouquetin, un Cheval et la tête d'un deuxième Equidé (Aurignacien).

Peu de découvertes sont à signaler pour le Mésolithique. A l'occasion de la trouvaille du premier harpon azilien en Gironde, dans le niveau supérieur de la grotte de Fontarnaud, J. Ferrier⁶ dresse la liste des stations aziliennes du département; l'établissement le plus important est situé au Truc-du-Bourdiou (cne de Mons); de courts passages des Aziliens sont à enregistrer à La Picque (cne de Tizac-de-Curton), au Guspit (cne de Branne), au Garp (cne de Soulac), au Betey (cne d'Andernos); un atelier de taille a été fouillé à Barbériaux (cne de Saint-André et Appelle); dans la grotte de la Vache, au-dessus de l'horizon magdalénien, s'étend une couche azilienne stalagmitique avec foyer, surmontée d'une couche de terre grise contenant des haches polies et des objets de l'âge du Bronze⁷. Des traces d'Asturien ont été relevées sur la plage de la Mouligna, à Biarritz (Basses-Pyrénées)⁸. Les vallées de l'Isle, de la Dronne, du Bandiat et de la Tardoire, aux confins de la Haute-Vienne, du Nontronnais et du Monbronnais, inhabitées pendant le Paléolithique, ont été occupées au Tardenoisien⁹. L'existence d'une station mésolithique est mentionnée à Ecouflant (Maine-et-Loire)¹⁰. En forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), à côté d'un outillage lithique, caractéristique des forestiers néolithiques, les stations de Palaiseau et de Saint-Rémy-lès-Chevreuse¹¹

(1) P. DAVID, *La Chaire à Calvin* dans *BSPE*, XLIV, 1947, p. 31-32.

(2) A. SIMONNET, *Une nouvelle plaquette de pierre gravée magdalénienne de la grotte de Labastide, cne de Labastide (Htes-Pyr.)*, *ibid.*, p. 54-55; — L. MICHAUX et C. SIMONNET, *Découverte d'une pierre gravée, présumée d'époque magdalénienne, dans la grotte de La Tourasse (Hte-Garonne)*, *ibid.*, p. 191-194.

(3) F. BOURDIER, *Gallia*, V, 1, 1947, p. 187.

(4) *Les centres préhistoriques de Ganties-Montespan*, Archives IPH, mém. 22, Paris, Masson, 1947, in-4°.

(5) Dr M. CANNAC, *Cahiers d'hist. et d'archéologie*, 10, 1947, p. 193-203.

(6) *AEAS*, Congrès de Nice, 1946, extr.

(7) L. MÉROC, *Gallia*, V, 1, 1947, p. 192.

(8) J.-M. de BARANDIARAN, *Note sur une station préhistorique des environs de Biarritz*, dans *Ikuska*, n° 2, 1947.

(9) R. BERLAUD, *Le Mésolithique en Haute-Vienne*, dans *Bull. Soc. archéol. et hist. Limousin*, LXXII, 1947, p. 59-74.

(10) Dr GRUET, *Une station mésolithique à Ecouflant*, dans *Bull. Soc. ét. scientif. Angers*, LXII-LXXII, 1938-193, p. 37-44.

(11) H.-V. *L'aspect microlithique des industries du grès de la forêt de Montmorency*, dans *L'Anthropol.*, 51, 1947, p. 537-541.

ont livré des microlithes, pièces pygmées et moyennes, pièces burinantes, quelques racloirs et de nombreux grattoirs. L'une et l'autre de ces industries sont contemporaines et représentent les deux aspects d'un même faciès artisanal, dans lequel les microlithes pourraient représenter un outillage domestique.

III

NÉOLITHIQUE ET ÂGE DU BRONZE

Il est regrettable que la plupart des analyses polliniques¹, susceptibles de donner des précisions sur les variations du climat aux temps postglaciaires, proviennent des tourbières de montagnes, régions qui, dans notre pays, ne possèdent guère de vestiges de l'industrie humaine. L'évolution forestière du Plateau Central², identique au cours des premières phases postglaciaires, s'est différenciée après l'optimum climatique, chaque massif évoluant dans un sens différent, par suite de son étage montagnard. C'est ainsi que dans le Limousin méridional, la présence du Châtaignier n'est pas assurée au Néolithique. Les Pins et les Bouleaux, réfugiés probablement au Sud du Massif Central, au cours de la dernière glaciation, l'ont ensuite colonisé en remontant au Nord. Il en est de même pour le Hêtre. En Berry³, l'histoire forestière flamandienne comporte deux phases générales, une période anté-boréale et boréale pendant laquelle domine le Pin, puis une période atlantique, subboréale et subatlantique, avec Chêne et persistance du Pin. Les autres espèces, notamment le Hêtre, n'occupent qu'une place secondaire, et ces constatations sont à

rapprocher de celles observées dans la région parisienne. La même histoire végétale se déroule sur la bordure méridionale du Berry, en partie masquée ici par l'exubérance de l'Aulne.

L'isolement de la Bretagne, au cours de l'antiquité, se reflète dans son anthropologie⁴. Les Cro-Magnons persistent dans sa population jusqu'en plein âge du Fer, et parallèlement à ce fonds qui ne forme qu'un extrême, apparaissent des Néolithiques et des dolichocéphales plus récents qui, avec une marge de variation assez considérable, représentent des apports méditerranéens. Les brachycéphales classiques sont peu nombreux en Bretagne. Avec l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, on constate la présence d'Alpins, puis une brusque invasion de brachycéphales, un peu différents du type alpin (Roz-au-Tremen) témoignant peut-être d'un apport méditerranéen. Lorsqu'on essaie d'établir des rapports entre l'histoire du peuplement de la Bretagne et ses civilisations, on est amené à reconnaître la prépondérance des influences et des migrations venues par la voie maritime. La presqu'île armoricaine forme un cul-de-sac à l'égard des grandes invasions continentales. C'est par le littoral que les premiers envahisseurs paléolithiques ont pénétré. Alors que pendant le Néolithique, des échanges de civilisations, et probablement d'hommes, se produisent avec la Péninsule Ibérique, la Bretagne, à la fin de l'âge du Bronze, vit en vase clos, recevant alors seulement par la voie continentale quelques apports alpins. La fin de l'époque de La Tène est caractérisée par une montée des brachycéphales, mais qui n'apporte pas alors de profonds changements dans la civilisation. La colonisation romaine négligera la Bretagne, trop pauvre, qui ne sera même pas effleurée par les invasions barbares.

L'Alsace⁵ offre un tableau bien différent au cours de la protohistoire. Peu occupée pendant le Paléolithique — il

(1) R. V(AUFREY), *Derniers résultats polliniques des tourbières en France*, *ibid.*, p. 137-139.

(2) G. LEMÉE, *L'évolution forestière post-glaciaire du Limousin méridional d'après l'analyse pollinique*, dans *C.-R. Acad. Sc.*, 216, 1943, p. 74-75; — *Evolution forestière comparée de l'Aubrac et du Cézallier au post-glaciaire*, *ibid.*, 218, 1944, p. 477-479.

(3) G. et C. DUBOIS, M. THÉOBALD, *Tourbières et histoire flamandienne en Berry*, *ibid.*, 218, 1944, p. 166-167.

(4) P.-R. GIOT, *L'anthropologie pré et protohistorique du Finistère*, dans *Bull. Soc. anthropologie*, IX^e sér., 7, 1946, p. 140-156.

(5) J.-J. HART, *Les découvertes de l'archéologie en Alsace de 1925 à 1944*, dans *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 161-184, 241-249.

n'y a pas d'habitats permanents dans la plaine, et l'Homme s'est installé seulement dans les grottes du Sundgau et du Jura — la province est, au Néolithique, le carrefour de l'Allemagne et de la Suisse. Les agriculteurs, porteurs de la céramique poinçonnée, venue d'Allemagne méridionale, se sont installés sur le loess (2500-2300 av. J.-C.); dans des villages de terre ferme, entourés d'un fossé, vivent les Danubiens de la céramique rubanée (2500-2000); depuis le lac de Bienné, une importante poussée des lacustres de Suisse gagne l'Alsace par les cols du Jura et la Vallée de la Largue (2500-1800). Les premiers inhumant leurs morts en position allongée, les mobiliers funéraires sont abondants et les cimetières régulièrement disposés. Les morts du groupe à céramique rubanée avaient été déposés dans la tombe en position accroupie (Schoenestumbach, Lingolsheim, Souffelweyersheim). Les troisièmes enterraient leurs morts dans les caves de leurs maisons, accompagnés d'offrandes alimentaires, de pointes de flèches et de petites haches (Rouffach). A la fin du Néolithique (2000-1800), des éléments nouveaux, marchands, chasseurs nomades, venus par la vallée du Rhin, la voie de pénétration vers l'Europe centrale et méridionale, introduisent en Alsace la céramique cordée et le gobelet à zones, le campaniforme espagnol (Kunheim). Il n'y a pas de cités lacustres à proprement parler en Alsace, mais des établissements installés sur des radeaux mobiles (Schiltigheimermatt). Les rapports entre les porteurs des céramiques poinçonnée et rubanée semblent correspondre à l'arrivée de vagues successives, puis à une cohabitation. La seconde de ces poteries, longtemps en usage, a été fortement influencée par les lacustres, les deux groupes ont donc vécu longtemps côte à côte. L'action des derniers s'est exercée pendant l'âge du Bronze, ainsi que le prouve l'évolution de la céramique, qui se poursuivait encore au moment de l'arrivée du campaniforme et du décor cordé. Avec l'âge du Bronze (1800) jusqu'au temps de la conquête romaine, l'Alsace jouera le rôle d'un trait d'union entre la Gaule et l'Europe centrale et orientale. La transition entre la

pierre polie et le métal a été lente. La métallurgie danubienne, bohémienne et balkanique, introduite en Haute-Alsace par le seuil de Bourgogne et la vallée de la Saône, pénètre ensuite en Basse-Alsace par l'intermédiaire des gués rhénans et des affluents du fleuve. Au Bronze I, dans les tombes d'Eguisheim apparaissent les premiers Celtes. La civilisation du Bronze II est caractérisée par les mobiliers recueillis dans les tumulus de la forêt de Haguenau (1600-1300). Pendant la période suivante (1300-900), la tombe plate à incinération remplace le tumulus (Lingolsheim). Le pays est visité par les marchands et les fondeurs ambulants. Les fonds de cabanes sont encore rares. A Schiltigheimermatt, les habitants s'installent sur des radiers, établis sur la terre ferme, abandonnés sous l'action des crues qui témoignent du changement de climat qui se produit à la fin du second millénaire avant notre ère: maritime pendant le Néolithique, continental durant l'âge du Bronze, le climat change et devient humide comme le prouvent l'exhaussement des lacs suisses et la réapparition du marais au Danemark. Il n'est pas exclu que l'élevage du bétail ait alors pris le pas sur l'agriculture et que la nécessité de se procurer le combustible nécessaire à la cuisson de la poterie et à la fonte du métal ait incité l'Homme à rechercher la forêt pour son habitat. La « civilisation des champs d'urnes » se prolonge longtemps en Alsace, plus apparentée à celle de la Suisse qu'à celle du Wurtemberg. Une première phase paraît influencée par les groupes celto-illyriens en Alsace septentrionale; une seconde présente des rapports avec les cultures de la Suisse et de l'Italie.

Dans le Sud-Est de la Gaule, des recherches à la grotte des Morts, à Montignac (Ariège)¹, précisent la succession des civilisations néolithiques et marquent la continuité des industries et des techniques à l'intérieur des habitats en cavernes. Une première phase est représentée par des tranchets en quartzites, des peignes en bois de Cerf, des ciseaux et des

(1) Abbé DURAND, *Notes sur le Néolithique ariégeois*, dans *Bull. Soc. préhist. Ariège*, 1, 1946, p. 81-84.

herminettes taillées dans des côtes de Boeuf, et par une poterie à décor de cordons en relief; une seconde par des haches assez plates, des ciseaux, des herminettes et des pointes doubles caractéristiques du Lacustre ancien. Les couteaux faits de côtes fendues et aiguisées, représentent peut-être le fossile directeur de ce Néolithique. A la station de Peyré, à côté de haches polies d'origine pyrénéenne, des microlithes témoignent de contacts avec les Tardenoisien¹.

Le Néolithique de la grotte des Morts, à Montségur², pourrait représenter un faciès campignien, et cette découverte tendrait à prouver le caractère composite de cette civilisation, qui n'existe pas en tant que terme chronologique; l'industrie de Montières, avec le petit Boeuf des Tourbières, un petit Cheval, le Chien, le Sanglier et le Cerf Elaphe, ses pics, ses tranchets et ses ébauches de haches est séparée par un très long espace dans le temps du Campignien de Châteaurenard, et, plus encore de celui de l'Oise, en contact avec les civilisations lacustres et en possession du polissoir et de la pointe de flèche évoluée. L'état campignien correspond à des groupes cherchant des terres relativement meubles, faciles à cultiver, sédentaires installés dans des établissements ayant aussi un caractère industriel (exploitation du silex et du bois). Ce sont des forestiers et non des défricheurs. Ils vivent en symbiose avec d'autres groupes plus nombreux, tardenoisien et lacustres (Piscop, Vielles). Progressivement enlaminés par les Lacustres, les Campigniens ont été absorbés par eux.

Un certain nombre de nouvelles stations néolithiques ont été découvertes: à Bargemont (Var), dans la grotte de Bel-Homme³, une sépulture reposait sur un foyer contenant des ossements de Porc, de Chèvre, de Boeuf et de Chien, associés à une hache en serpentine, à une pointe

de flèche et à des tessons lustrés ou décorés de cordons à impressions digitales. Dans les Bouches-du-Rhône, une station de plein air a été reconnue à La Couronne⁴, une autre à La Madeleine⁵, dont l'industrie recueillie dans un fond de cabane conserve la technique de la lame, héritage d'un Tardenoisien local, alors que la poterie annonce déjà les formes de l'âge du Bronze. L'habitat du Quartier des Grès, à quatre kilomètres d'Orange (Vaucluse)⁶ prouve l'occupation, au Néolithique, de la ligne des buttes qui se continue au Midi par la colline de Saint-Eutrope. Le groupement le plus important, près de l'église des Grès, a donné des silos à provisions et des fonds de cabanes. Dans l'un de ceux-ci gisait un squelette en position repliée. La faune était représentée par le Sanglier, le Mouton, le Boeuf et le Lapin. Avec des pointes de flèches en forme de feuille de laurier et des éclats de silex, on recueillit des tessons de vases à fond oscillant ou plat et à anses funiculaires. Plusieurs établissements sont signalés sur le territoire de la commune de Blauzac (Vaucluse)⁷, aux Arnauds, à Ville, au Tévouiller et aux Aubes; cette dernière a donné une industrie dérivée de la lame, des pièces pédonculées et des pointes de flèches à ailerons et pédoncule. Des céramiques, des grattoirs en quartz et un perçoir en calcaire ont été trouvés dans la grotte des Anglais, à Régy (Tarn)⁸ et, sur le plateau de Millevaches, près du hameau de Chassaing (Corrèze)⁹, on a ramassé en surface une crapaudine de pierre. Sur le plateau de Peychez, à Fronsac (Gironde), des pointes de flèches à tranchant transversal et

(1) J. VÉZIAN, *L'industrie lithique de la station du Peyré, à Sabarat (Ariège)*, *ibid.*, p. 68-98.

(2) L.-R. NOUGIER, *Observations sur le Campignien*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 39-41.

(3) R. MISTRAL, *La grotte de Bel-Homme ou de Cafforne de Gratte Loup, ou des Coquins*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 31-33.

(4) M. ESCALON de FONTON, *Découverte d'une station de plein air à la Couronne (Bouches-du-Rhône)*, dans *Mém. Soc. hist. Provence*, XXII, p. 33-43.

(5) Dr J. ARNAL, *Station néolithique de La Madeleine (Villeneuve-lès-Maguelonne, Bouches-du-Rhône)*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 289-293.

(6) P. VEYNE, *Habitat néolithique au quartier du Grès, cne d'Orange*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 68-70.

(7) M. ALLÈGRE, *Etude sommaire sur l'habitat préhistorique des « Aubes » cne de Blauzac (Vaucluse)*, *ibid.*, p. 46-52.

(8) *BSPF*, XLIV, 1947, p. 320.

(9) *Ibid.*, p. 329.

des lessons témoignent du passage des Néolithiques¹, qui ont également occupé temporairement l'abri sous roche de Basse-Forêt, sur la commune de Cieux, à cinq cents mètres de la Cabane des Fées, de l'autre côté de la vallée², et le site de la ferme de Freiwald, à Romelfing (Moselle)³. Dans la même région, des haches de type lacustre ont été trouvées à Fénétrange, à Hangwiller, à Mittersheim et à Vesheim⁴. Des recherches ont été entreprises dans les palafittes situés sur la rive Nord-Ouest du lac de Chalain (Jura)⁵, qui permettent, d'après l'analyse des pollens, de dater leur occupation de la fin du Néolithique et pendant l'âge du Bronze. Des habitats très anciens, néolithiques, puis contemporains de l'âge du Bronze s'échelonnent au voisinage d'un vieux chemin de crêtes, longeant le chaînon de Morency, depuis l'oppidum de Magne jusqu'aux vallées du Touyre et de Lasset⁶, à Sarrelongue, au Tuteil et à Morenci (c^{ne} de Benaix). (Ariège).

De nouveaux mégalithes ont été reconnus à Boum-Marcou, au Palet de Roland, à Jappe-Loup, à Saint-Eugène, sur les collines situées au Nord-Est du département de l'Aude, bordant les plateaux calcaires de la Matte et de Saint-Julien⁷. Les rapports apparaissent avec les mégalithes de Catalogne: même industrie du silex, mêmes pointes de flèches, mêmes plaquettes rectangulaires en schiste vert et vases campaniformes. S'agit-il des éléments d'un monument mégalithique⁸ détruit dans les seize gros blocs de gneiss, mis au jour à Amélie-les-Bains, par la crue du Tech, en 1940? Ces morceaux de rocher sont étrangers au pays et provien-

nent du démantèlement de la moraine latérale gauche d'un glacier würmien, issu du Canigou, celui de Rieufarrère de La Coumelade, descendu du Pic des Treize Vents jusqu'à Amélie. Tous ces blocs portent des piquetages linéaires, pédiformes et empreintes de mains, ainsi que des combinaisons en Y, droites ou renversées.

Dans l'Est, entre Lagneau et Saint-Sorlin, au Sud du département de l'Ain⁹, un nouveau dolmen, peut-être de l'âge du Bronze, a été découvert à proximité du coude du Rhône et à quatre cents mètres au-dessus de la vallée qui s'infléchit vers Lyon. Le monument se rattache aux dolmens de l'Ardèche et du Gard; dans le canton d'Hauteville (Ain), un menhir¹⁰ se dresse dans la forêt de sapins au Sud-Est de Cormaranche. Dans ce même département, dans la Bresse et dans les Dombes, on rencontre un ensemble de tertres, souvent entourés d'un fossé, qui n'ont encore fourni aucun mobilier. Ch. Diot¹¹ propose de reconnaître dans ces buttes artificielles des monuments de caractère religieux, contemporains du Néolithique et de l'âge du Bronze. A l'Est du village de La Gresle (Loire), au hameau Piat et en bordure de la voie romaine de Thizy à Charlieu, un nouveau mégalithe a été signalé à La Roche de Baudy¹². P. Pérol¹³, à l'occasion de l'enlèvement de l'un des blocs du cromlech du Puy de Pauliac, pour en faire une stèle commémorative de la Résistance à Brive (Corrèze), donne une description de l'état actuel du cercle de pierres, fait de blocs en place reliés par des dalles, au centre duquel se dressait un menhir, aujourd'hui renversé. J'ai signalé dans une précédente chronique l'exploration à Argenteuil, dans la cour de l'usine « Air et Feu », d'un se-

(1) *Bull. Soc. hist. et archéol. Libournais*, 1947, p. 50.

(2) *Bull. Soc. archéol. et hist. Limousin*, LXXXIII, 1947, p. 46 (P.-V.).

(3) M. LUTZ, *Nouvelles notes archéologiques sur l'arrondissement de Sarrebourg*, p. 11.

(4) *Ibid.*, p. 8, 9, 11, 14.

(5) *Gallia*, V, I, 1947, p. 188-189.

(6) J. TRICOIRE, *Chaire mégalithique et sépulture de Morenci*, dans *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I, 1946, p. 84-101.

(7) Dr J. ARNAL, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 334-335.

(8) M. LOUIS, *Gallia*, V, I, 1947, p. 194-195.

(9) *Découverte d'un dolmen dans l'Ain: dolmen inédit de Bramaphan*, dans *Rhodania*, 20-23, 1939-1946, p. 23-25.

(10) *Ibid.*, p. 41-42.

(11) *Ibid.*, p. 20-23.

(12) M. CHASSAING et L. CHAVANON, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 265.

(13) P. PÉROL, *Le cromlech du Puy de Pauliac, cne d'Aubazine (Corrèze)*, dans *Bull. Soc. scient., hist. et archéol. Corrèze*, LXVIII, 1946, p. 76-82.

cond dolmen¹ caractérisé par la disposition peu commune de l'ossuaire, adossé au dolmen et dépourvu de dalles de couverture, limité sur les côtés longs par de petites murettes en pierres sèches. Sur le sol, dallé, reposait un premier lit de squelettes, recouvert par une couche de pierres plates, sur laquelle avaient été étendus de nouveaux cadavres. L'allée funéraire devait être recouverte de branchages, de pierrailles et de terre. Ce dispositif, déjà deux fois reconnu dans le Bassin Parisien, à Pinterville (Eure) et à Asnières, rue Fontaine, en face de l'Hôtel de Ville, au cours de travaux de voirie, s'explique par la difficulté de se procurer, dans cette région, les grandes dalles nécessaires à l'édification des monuments mégalithiques. Les monolithes du dolmen d'Asnières étaient en grès de Fontainebleau. Les mobiliers funéraires du dolmen d'Argenteuil sont identiques à ceux recueillis dans celui de la Butte Fachon, situé à quelques seize cents mètres à vol d'oiseau du premier, l'un et l'autre dressés aux bords de la Seine, et appartenant à l'Énéolithique: pointes de flèches, couteaux et racloirs en silex; épingle en cuivre; éléments de colliers faits de dents de Cheval percées et de rondelles de nacre; deux vases en terre cuite. Des charbons indiquent l'existence de foyers disposés au milieu des corps. En Bretagne, près du village de Saint-Drozouarn, en Kergloff (Finistère), de grandes dalles marquent peut-être l'emplacement d'une allée couverte². A la pointe du Coussin³, improprement appelée sur les cartes Pointe de La Torche, superposé au terrain pléistocène, s'étend un amas de cuisine peut-être contemporain d'un Néolithique sans poterie, au-

dessus duquel s'élève un galgal, fait de blocs de pierres, de galets et de sable, contenant des tessons grossiers et, à la base, vers l'Est, deux squelettes du type des Baumes-Chaudes. Un second galgal superposé qui a donné des fragments de céramique à décor de triangles incisés, recouvre une allée couverte, coudée en son milieu et flanquée à l'Ouest de deux chambres latérales, où dans un sable terreneux, surmonté de cendres, de gravillons et de masses d'argile, on recueillit des ossements dispersés. Trois ou quatre squelettes, du même type des Baumes-Chaudes, avaient été accompagnés de mobiliers funéraires (grands éclats de silex du Pressigny). On peut se demander si le second horizon de Beg en Dorcheun ne représente pas des inhumations primaires, antérieures et préparatoires au dépôt dans le dolmen-ossuaire. Ce monument composite offrirait alors un intérêt très particulier, tant par son architecture et les rites funéraires qu'il précise, que par l'anthropologie et les précisions qu'il fournit aussi bien à la chronologie qu'à la délimitation des zones d'influences des divers aspects de la civilisation énéolithique en Bretagne. Dans cette même baie d'Audierne, à Porz Carn en Penmarc'h, un galgal ancien correspond également à une sépulture primaire, et de nombreux mégalithes sont plus ou moins enfouis sous les sables de formations géologiques récentes. A Saint-Urnel, dans la partie supérieure du cimetière, on recueillit des objets du Bronze IV et une petite agrafe en fer, dans une tombe d'enfant, marquant la transition entre les deux périodes. Le complexe, tertre funéraire réuni par une chaussée à un cromlech, de Kerlescan en Carnac (Morbihan)⁴ est situé au voisinage immédiat des alignements de menhirs, au sommet d'un petit plateau rocheux. Au Nord, et à vingt mètres, se dresse un deuxième cromlech, dont quarante-trois menhirs sont encore en place, et à deux cents mètres à l'Est, un tumulus recouvre une allée couverte, dont la dalle d'entrée est précédée d'une chatière. Dans le tertre,

(1) Abbé J. LASSAILLY, *Découverte d'un second dolmen à Argenteuil (S.-et-O.)*, dans *CRH*, 1947, p. 193-201; — R. LANTIER, *ibid.*, p. 192-193.

(2) *Bull. Soc. archéol. Finistère*, LXXII, 1945-1946, p. XL.

(3) P.-R. GIOT et A. GUICHER, *Essai de chronologie préhistorique et protohistorique de la Baie d'Audierne*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 116-121; — P.-R. GIOT, *Le tumulus mégalithique de Beg en Dorcheun en Plo-meur (Finistère)*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 167-170.

(4) *Le tertre funéraire de Kerlescan, cne de Carnac (Morbihan)*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 162-167.

quatre coffrets funéraires ont donné des silex et quatre haches en fibrolithe. Un cinquième coffre, fouillé par les Allemands lors de l'occupation, était entouré d'une double ceinture de pierres levées et un petit menhir se dressait en son milieu; un foyer contenait des charbons de bois, des glands, des silex et des tessons. Près de lui, un second foyer était délimité par quatre dalles. Au-dessus du tertre s'étend une plateforme en terrasse, longue de quarante mètres et sur laquelle quinze foyers avaient été allumés. Ces recherches nouvelles laissent entrevoir les rapports qui unissent entre eux les divers éléments d'un cimetière mégalithique, et ce n'est que par de telles explorations qu'il sera un jour possible de voir un peu plus clair dans le problème, toujours actuel, de la signification des mégalithes¹. Une sépulture violée, dans un coffre de pierre, a été découverte près de la ferme de Trar ar Leur en Plomeur, à deux cents mètres au-dessus de la fontaine des Espagnols². La tombe néolithique de Beg ar Léon en Audierne, offrait cette particularité de posséder une dalle de fond³.

Le massif du Dentillero (Ariège)⁴ constitue un petit cimetière du début de l'Enéolithique, où divers modes de sépulture ont été utilisés: tombes sous roches en place dans une ciste, constituant un ossuaire après décarnisation; petit tumulus, en avant duquel deux crânes avaient été disposés dans une cavité et qui renfermait les restes d'un enfant accroupi aux côtés d'une femme couchée sur le dos, le cou entouré d'un collier de disques de jayet et d'os, remontant jusqu'au coude gauche et se terminant sur son petit compagnon. Le mobilier funéraire comprenait deux silex et un poinçon en os; des charbons de bois et des débris d'os témoignent de l'existence d'offrandes alimentaires. D'autres tombes sont dispersées entre les rochers. A Saint-

Polycarpe, au lieudit « les Trascles » (Aude), sur une colline à deux kilomètres du village⁵, des squelettes, appartenant peut-être au type des Baumes-Chaudes, reposaient dans des sépultures, orientées Ouest-Est, une dalle aux pieds. A Sault, route de l'Oratoire, dans le sous-sol de la maison Dijon, une faille dans le rocher, terminée à l'Ouest par un aven, a servi d'ossuaire; parmi les restes d'une quarantaine de squelettes gisaient des tessons à grains de quartzites et des ossements de Porc et de Bœuf⁶.

A quinze kilomètres au Nord-Ouest de Strasbourg et à huit cents mètres en amont du Souffel, A. Stieberg⁷ a fouillé six tombes au Nord-Ouest de Quartzenheim, creusées près de la ligne de faite des ondulations du loess, au lieudit « Auf Spitzenpfad ». Les corps avaient été inhumés, en position tantôt allongée, tantôt accroupie, et couchés sur le côté gauche; près du bassin, de l'épaule gauche ou du fémur, une hache polie avait été déposée; des colliers de coquillage entouraient le cou et, dans la fosse, étaient réparties des meules, des lames de couteaux de silex, des poteries à décor rubané, semblables à celles de la vallée du Rhin et de la Belgique. La région de Dolving (Moselle)⁸, pendant le Néolithique et le premier âge du Métal fut le siège d'une occupation assez importante: tertres funéraires néolithiques dans le secteur Nord du Burgwald, sur la rive gauche du Langbach; pierres anthropomorphes et trilithe en place, entouré d'un double cercle de pierres, incinérations et une inhumation; un autre tertre recouvrait deux petites allées couvertes, réunies par un mur de pierres sèches; des lignes de terrasses entourent la forêt à l'Ouest, dessinant une double circonférence; de très anciennes murailles

(1) Y. LOUSSOUARN, *Les mégalithes, leur signification géographique*, dans *Ann. de Bretagne*, LIV, 1947, p. 134-135.

(2) A. DIZERBON, *Bull. Soc. archéol. Finistère*, LXXI, 1944, p. XVI.

(3) *Ibid.*, p. VII.

(4) J. TRICOIRE *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I, 1946, p. 90-101.

(5) B. DANDINE, *Squelettes préhistoriques de Saint-Polycarpe (Aude)*, dans *Soc. mérid. de spéléologie et de préhist.*, 1947, p. 276-283.

(6) R. MISTRAL, *Rhodania*, 20-22, 1939-1946, 1946, p. 57-58.

(7) *Le cimetière à céramique rubanée de Quartzenheim*, dans *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 128, 1947, p. 21-30.

(8) M. LUTZ, *Notes archéologiques ... Sarrebourg*, p. 6-7.

ont été relevées dans la partie méridionale.

Une hache polie en diorite¹ a été recueillie dans les anciennes écuries des seigneurs de Savournon (Hautes-Alpes), ainsi que divers objets trouvés dans la même région, notamment sur le territoire de la commune de Bersac. Des grattoirs et des nucléi ont été trouvés avec des haches polies dans la région de Cussac, près du cours de la Tardoire². Le Musée de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) conserve un beau poignard de silex énéolithique, trouvé aux « Brûlis », sur la commune de Laignes, à vingt kilomètres à l'Ouest de Châtillon³. Pour l'arrondissement de Rochechouart, R. Beralaud⁴ donne l'inventaire des haches polies en serpentine qui, vu la rareté des polissoirs dans la région, représentent des objets d'importation. C. Sauer⁵ étudie les haches néolithiques de Meistratzheim, et les outillages des trouvailles de Sainte-Odile et de Schiltigheimermatt.

Il ne serait pas inutile de procéder à une révision des stations à haches polies de la haute vallée de la Garonne⁶, généralement classées au Néolithique, certains objets pouvant provenir des déchets de taille laissés par l'industrie des tailleurs de pavés, jadis installés dans le pays.

Pendant l'âge du Bronze, les grottes de l'Ariège ont été réoccupées et utilisées comme lieux de sépulture (Le Tuteil, Le Coupe-Gorge). Dans la grotte d'Enlène, à Montesquieu-Avantès⁷, le couloir en

pente qui la relie à la caverne des Trois-Frères a livré des sépultures de l'âge du Bronze. La région du Malgloirès⁸ a été occupée au début de la période par une population agricole, semi-nomade, qui a laissé ses traces au Pic de Bourde (cne de Sauzet), au Roc des Courbatas, à La Brate, à La Cabane du Doustaly (cne de Saint-Geniès), au Moulin de Nersas (cne de Montignargues), au Mas-Bon, à La Devèze, à Couloubrier (cne de Saint-Bauzely), à La Condamine, aux Crouzels, à La Matte, à La Poujade, aux Cabanes (cne de Fons-outre-Gardon), à la Fontaine et aux côtes 71 et 117 (cne de Farignargues). Le métal est rare dans ces stations. Des poteries du Bronze, du type de Lagozza et de Palada, ont été ramassées en surface sur le territoire de la commune de Sallèles-Cabardès (Aude), au-dessus du ruisseau de la Clèze⁹. Le répertoire des objets de bronze découverts dans le département du Loiret, que publie l'abbé A. Nouel¹⁰, comble une lacune de notre information. Les seules cachettes connues ont été découvertes le long de la coulée de la Loire, le Val-de-Loire ayant été, aux Bronze III et IV, une voie de passage très suivie principalement le long de la rive méridionale. Cette constatation souligne la lenteur avec laquelle la métallurgie a pénétré dans le Loiret et la persistance, parallèlement au métal, de l'industrie lithique du Néolithique. Une suite de découvertes de haches à bords droits dans le Bocage et la Gâtine, jalonnent une route allant vers le Nord, à partir de la Gironde et passant par la Vendée, dans laquelle ces objets sont particulièrement nombreux¹¹. L'influence de la céramique rubanée de la Gaule orientale est parvenue dans la vallée de la Loire au début de l'âge du Bronze, comme tendent à le prouver les tessons à

(1) M. ANTOINE, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 126.

(2) *Bull. Soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1947, p. 9 (P.-V.).

(3) *BSPF*, XLIV, 1947, p. 233-235.

(4) *Haches polies en serpentine de l'arrondissement de Rochechouart*, dans *Bull. Soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1947, p. 322-325.

(5) *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 128, 1947, p. 17-20, 31-36.

(6) L. MÉROC, *Une cause d'erreur pour les préhistoriens, l'industrie morte des tailleurs de pavés de la haute vallée de la Garonne*, dans *Bull. Soc. archéol. Midi Fr.*, 3^e sér. IV, 1943-1945, p. 366-379.

(7) BÉGOUEN, *Objets de l'âge du Bronze trouvés dans la grotte d'Enlène*, dans *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I, 1946, p. 23-29.

(8) C. HUGUES et S. GARMOND, *Stations inédites du Malgloirès (Gard)*, dans *Rhodania*, 20-23, 1939-1946, p. 12-47.

(9) Dr M. CANNAC, *Cah. d'hist. et d'Archéol.*, X, 1947, p. 193-203.

(10) *Répertoire des objets en bronze pré-romains trouvés dans le département du Loiret*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 194-200.

(11) EL. PATTE, *Haches à bords droits du Bocage et de la Gâtine*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 173-175.

décor poinçonné, ramassés dans un fond de cabane à Ecures, près d'Onzain (Loir-et-Cher), sur la rive droite de la Loire, face au château de Chaumont. Peut-être détruite par une inondation, l'habitation possédait un foyer avec aire de terre cuite, près duquel gisaient dix bracelets de schiste poli, objets rares dans la vallée de la Loire¹.

Peu de découvertes sont à enregistrer dans le domaine des manifestations artistiques pendant le Néolithique et l'âge du Bronze: gravure d'une embarcation à voile sur le dolmen de Rostudel (Finistère), au cap de la Chèvre²; cercle radié inscrit dans une circonférence et motif cruciforme gravé sur la paroi d'un abri à Tourrette (Alpes-Maritimes)³; fragment d'idole cylindrique en calcaire, dans une grotte funéraire à Vallauris, semblable aux pièces portugaises⁴. A la suite du rattachement à la France de la région du Monte Bego, M. Louis⁵ et N. Lamboglia⁶ publient un inventaire sommaire des célèbres gravures, qui s'étendent dans le temps depuis l'Énéolithique jusqu'à l'époque de La Tène. Les rapports, déjà signalés entre ces gravures et celles découvertes dans les grottes du Midi de la Gaule, ne sont pas les seuls témoins des relations entre la France et l'Italie durant la protohistoire⁷. Pendant l'Énéolithique et la première période de l'âge du Bronze, on constate la progression vers la plaine du Pô d'une civilisation ibéro-pyrénéenne, qui a laissé les traces de son passage à travers la Gaule méridionale: dolmens, statuaire mégalithique, campaniformes, pointes de lances et de flèches pédonculées des archers almériens, gravures rupestres. Une unité cul-

turelle se manifeste entre la France, la Suisse, et l'Italie du Nord-Ouest, dont le fossile directeur est un vase à panse globuleuse, sans anses, qui se retrouve en Gaule avec le type de Chassey, en Espagne avec la céramique d'Alcalá, en Suisse avec la poterie de Cortaillod et en Italie avec celle de Lagozza. La céramique italienne de Matera se répand dans la Gaule du Sud et du Sud-Ouest (Bordeaux), et vers le Nord (Chassey, Campigny). Comme elle ne parvient pas en Suisse, on peut admettre qu'elle représente un afflux italique vers notre pays. L'introduction en Italie du vase campaniforme est due à des groupes venus de la Péninsule Ibérique, qui ont exercé leur action sur la civilisation de Remedello. Il ne s'agit point de colonisation, mais de rapports de commerce. Dans la vallée du Pô, la culture de Remedello se fond dans le courant venu des Balkans (groupe de Palada, avec vases monochromes). Au début de l'âge du Bronze en Europe centrale, l'action des populations du Balkan donne naissance aux groupes de Baden et de Jordansmühl. Les vases en forme de tasse du type de Palada gagnent la Gaule méridionale, le long de la route suivie par les archers almériens vers la vallée du Pô, lieu de convergence où se mêlent les influences balkaniques et ibériques.

IV

LES AGES DU FER

Ce n'est que récemment que j'ai eu connaissance des travaux de P. Bosch Gimpera⁸, publiés tant en Angleterre qu'au Mexique depuis 1940, sur l'histoire et l'archéologie des Celtes.

Poursuivant ses recherches sur l'archéologie des Gaulois dans le Sud-Ouest

(1) L. FARDET, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 350-363.

(2) D. VOURCH, *La barque de Rostudel*, dans *Bull. Soc. archéol. Finistère*, LXXI, 1946, p. 7-8.

(3) B. BOTTET, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 322-323.

(4) *BSPF*, XLIV, 1947, p. 323.

(5) *Les gravures du Monte Bego*, dans *Cah. d'hist. et d'archéol.*, 1947, p. 65-99.

(6) *Les gravures préhistoriques du Monte Bego*, *ibid.*, p. 100-113.

(7) P. LAVIOSA-ZAMBOTTI, *Les relations italo-françaises pendant l'Énéolithique*, *ibid.*, p. 129-138.

(8) *Two Celtic waves in Spain. The Sir John Rhys Memorial lecture. British Academy*, 1939, dans *Proceedings of the Brit. Acad.*, XXVI, 1942: — *Elementos de formación de Europa: los Celtas*, dans *La Revue de l'Inst. fr. d'Amérique latine*, Mexico, I, 1945, p. 36-61.

de notre pays. G. Fabre¹ a relevé, au Musée d'Histoire Naturelle de Bordeaux, la présence d'épées à languettes, armes caractéristiques des Celtes de la fin du deuxième millénaire avant l'ère, découvertes dans la cachette de La Prade et au Moulin-Neuf. Une suite de ces épées jalonne une route de terre, à travers le Cher, le Vaucluse, la Drôme, le Var, la Vézère, le Finistère et la Dordogne. La Garonne a été franchie dans son cours inférieur, mais les Celtes sont passés en Espagne par les cols des Pyrénées centrales et par mer (découvertes de Huelva, des Baléares et de Sardaigne). Installés, au début de l'époque de Hallstatt, autour du bassin d'Arcachon, les Celtes isolés subiront l'influence des Posthallstattiens aquitains.

Un nouveau cimetière de la civilisation des champs d'urnes a été découvert à Las Fados, sur le territoire de la commune de Pépieux (Aude)². Les sépultures, irrégulièrement groupées et séparées par de larges intervalles, contenaient un mobilier assez homogène. Trois groupes peuvent être distingués: 1° dans la fosse, creusée dans les graviers compacts du sous-sol, avait été déposée l'urne remplie par les plus gros ossements, au-dessus desquels étaient disposés des fusaiïoles, des grains de colliers, des épingles ou des bracelets et un petit vase; l'ensemble était recouvert par une petite dalle; près de l'urne, vers le bord de la fosse, un grand et un petit vase et, dans l'espace vide, remplissage par les cendres du bûcher; 2° urne conique et apparition du décor incisé sur la céramique; 3° les urnes sont protégées par un plat tronconique et peut-être placées dans un coffre de dalles; vases globuleux à col court et décor incisé plus évolué. Les objets de bronze sont représentés par des épingles à tête plate ou tronconi-

que, des rasoirs discoïdaux à pédoncule, des bracelets, des chaînettes, des anneaux et des boutons. Le fer est encore très rare dans ces sépultures où la céramique à la main offre les formes suivantes: urnes, plats, coupelles, écuelles, tasses, décorés à l'ébauchoir ou au doigt. L'ornementation incisée est identique à celle des poteries de la plus ancienne couche archéologique du Cayla de Mailhac, dont la première occupation est donc contemporaine de la civilisation des champs d'urnes.

Le cimetière hallstattien de Cazevieille (Gard), situé sur le pic Saint-Loup (Hérault)³ est le seul site du département sur lequel on puisse suivre la transition entre l'âge du Bronze et le premier âge du Fer, et sa découverte comble également une lacune de la traînée hallstattienne entre les gisements du Gard, du Tarn et des Pyrénées. Les plus anciennes sépultures de caractère dolménique remontent à la fin de l'âge du Bronze. La civilisation assez pauvre de ce groupe de pasteurs et de défricheurs, a évolué sur place. Ces Hallstattiens se sont maintenus dans la garrigue, bordant la région côtière et ne sont pas descendus dans la plaine. Dans le Pays Basque, les tumuli et le dolmen de Biriatoù sont contemporains du premier âge du Fer pyrénéen⁴. Parmi les tessons recueillis au Cuzoul des Brasconies (Lot), figure un tesson portant une inscription hallstattienne⁵. Des fouilles ont été entreprises à Darcey (Côte-d'Or) dans le tumulus de Combe-Barre⁶, l'un d'eux était entouré d'un cercle de pierres et de tombes disposées en couronne et le cimetière hallstattien était encore utilisé à La Tène.

Les abris qui s'ouvrent à l'extrémité Sud-Ouest du Puy de Roche-Rousset, près de Besse (Puy-de-Dôme)⁷ ont été réoccupés à l'époque de Hallstatt: foyers avec céramique et restes de Chamais, de Cerf

(1) *Objets celtiques découverts en Gironde*, dans *Rev. archéol.*, 1947, I, p. 32-40; — *Les collections protohistoriques des Landes et des Basses-Pyrénées*, dans *C.-R. somm. des séances de l'IFA*, 1940-1943, p. 7-9; — *Notes sur les épées à antennes de l'âge du Fer trouvées dans le Sud-Ouest de la France*, *ibid.*, p. 20-21.

(2) O. et J. TAFFANEL, *Cah. d'hist. et d'archéol.*, X, 1947, p. 3-11.

(3) M. LOUIS, *ibid.*, p. 32-43.

(4) J.-M. de BARANDIARAN, *Ikuska*, n° 3, 1947, p. 103-104.

(5) A. VIRÉ, *BSPF*, XLIV, 1947, p. 121-123.

(6) Abbé JOLY, *Les tumulus de Combe-Barre...*, dans *Bull. mens. Soc. sc. hist. et nat. Semur*, mars 1947, p. 6-7; août, 1947, p. 4-5.

(7) *Gallia*, V, I, 1947, p. 179-180.

Elaphe, de Mouton, de Sanglier et de Chien.

Pendant le premier âge du Fer, l'Alsace¹ est traversée par le grand courant de la civilisation des champs d'urnes (Wingersheim, Lingolsheim). Les poteries et les objets mobiliers datés, fortement influencés par les prototypes villanoviens (céramiques d'Ensisheim, vase en tôle repoussée de Rockschwig, semblable à ceux d'Etrurie) fournissent un ensemble de documents caractéristiques pour l'histoire des rapports avec l'Europe centrale, entre 800 et 500 avant J.-C. La deuxième période hallstattienne (800-700) voit la disparition des champs d'urnes et la réapparition des cimetières tumulaires, mais avec persistance de l'incinération. La civilisation de Gündlingen, qui se développe alors en Bavière, pénètre en Alsace (ateliers de potier de Neuwiller et de Marlenheim-Fessenheim). Entre 700 et 500, l'inhumation reparait dans les sépultures, où les poteries sont peu nombreuses, mais où abondent les objets de métal. Des feux rituels avaient été allumés sur l'emplacement de la tombe. Les Celtes-Ilyriens s'installent en Alsace, bandes acclimatées sur le Rhin moyen, chassées par les Celtes de La Tène I le long de la Meuse et de la Moselle. Cependant pour cette période de Hallstatt, peu de découvertes nouvelles sont à enregistrer en Alsace: à Rouffach, au lieu-dit « Le Gallbeil », dans une gravière, deux urnes à panse biconique du type de Wingersheim²; dans le cimetière tumulaire de la forêt de Brumath³, deux nouveaux tumulus ont été fouillés, intéressants par les renseignements qu'ils apportent sur les rites funéraires à cette époque: dans le tumulus 29, l'édification du tertre avait été précédée de l'allumage d'un feu rituel, dont les cendres avaient été éparpillées sur le terrain. Ce rite avait été complété par l'offrande d'un bracelet en lignite, disposé sur une cou-

che cendreuse. Dans le tumulus 31, la tombe n° 4 contenait une épingle de l'âge du Bronze, placée au Sud de l'épaule gauche et orientée suivant la direction du corps, coutume déjà signalée dans le cimetière de Brumath, où une hache et un poignard de l'âge du Bronze étaient en rapport avec un dépôt funéraire hallstattien. La disposition de deux anneaux de jambe, dans la tombe n° 1 du même tumulus, tend à prouver que cet ornement était porté, non à la cheville, mais au-dessous du genou, à la naissance du mollet. En Lorraine, la nécropole hallstattienne, en forêt de Weyerwald, a fait connaître de nouveaux tumulus, certains contemporains du Bronze final, et dont l'un contenait à la fois des tombes à incinération et à inhumation. Les mobiliers sont pauvres: quelques grattoirs et lames en silex, une pointe de lance en fer⁴. A Berthelming (Moselle), dans la forêt, des tumulus accompagnent une mardelle⁵, et au Sud du village d'Oberstünzel (Moselle), sur les pentes de la forêt de Saarwald, d'anciens retranchements relèvent peut-être de la protohistoire⁶.

A Strasbourg⁷, dans le sous-sol de la cathédrale, des fonds de cabanes, datés de La Tène III par les tessons, correspondent à de petits ateliers de métallurgistes. Dès cette époque, sous la place de la cathédrale, au sommet de la colline, à six mètres sous le sol, s'étendent les vestiges d'une place rectangulaire, au centre de la bourgade celtique, qui fut à l'origine du camp romain d'*Argentorate*. Elle était occupée, dans la partie centrale, par des temples et bordée sur son pourtour d'une galerie abritant des boutiques de marchands et de petits artisans. De même que le forum de Bibracte, le plan, l'orientation et la disposition générale ont été respectés par les architectes romains, et cela pendant toute la durée de l'occupation.

Au point de vue du peuplement de l'Alsace pendant le second âge du Fer,

(1) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 249-253.

(2) A. GLORY, *Urnes cinéraires à Rouffach (Haut-Rhin)*, dans *Cah. d'archéol. et d'hist. d'Alsace*, n° 128, 1947, p. 37-38.

(3) J.-J. HATT et H. ULRICH, *ibid.*, p. 40-46; — J.-J. HATT, *Gallia*, V, 1, 1947, p. 161-162.

(4) M. LUTZ, *op. cit.*, p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 3.

(6) *Ibid.*, p. 9-10.

(7) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 253-255; — *Nouvelles fouilles romaines à Strasbourg*, dans *Les dernières Nouvelles d'Alsace*, 7, 1, 1948.

les fouilles entreprises dans le cimetière de Schweighouse (T. III) n'apportent aucune preuve archéologique de la présence des Germains dans la province à la fin de la période de La Tène¹. De nouvelles recherches dans la formation géologique récente permettent de préciser l'âge de certains établissements antiques de la baie d'Audierne (Finistère)². La dune ancienne à l'Est de Beg an Dorchenn, au Sud du tumulus, recouvre un cimetière à incinération de La Tène I, ou du début de La Tène II, et une station de La Tène I à Kervilré. A Roz an Tremen, elle s'étend sur le cimetière, puis contient des vestiges de La Tène II et III, et, à Saint-Urnel³, elle constitue la couche supérieure (IV = T. I; V = T. III), les étages inférieurs (I, II, III) devant être groupés et rapportés au Bronze IV final et au Hallstattien. A Tro-noën, la dune est surmontée d'un *oppidum* de La Tène III et d'horizons gallo-romains. Ce système dunaire ancien semble contemporain de La Tène II et a été recouvert par des formations marines, déposées lors du maximum de la transgression flandrienne, vraisemblablement à la fin de l'époque gallo-romaine ou au début du Haut Moyen âge. On dispose ainsi d'un chronomètre, susceptible de dater les établissements d'une région déterminée et de donner la possibilité d'établir des rapports à une plus grande distance.

En Champagne, les fouilles de A. Brisson et A. Loppin, dans les nécropoles des âges du Fer, sont riches en enseignements nouveaux⁴. A Normée et à Vert-la-Gravelle (Marne), ils ont mis au jour deux sanctuaires au milieu des tombeaux, nouvelle illustration de la définition donnée par A. Grenier⁵ de ces lieux de culte: « Le temple celtique, c'est l'enceinte du monument funéraire. C'est proprement la tombe du héros ». A Nor-

mée, sur une plateforme à ciel ouvert, entourée d'un fossé, se dresse au centre un petit tumulus, abritant une sépulture symbolique, dans le voisinage de laquelle sont édifiées trois enceintes funéraires. Une quatrième de La Tène III, entourait une construction de poutres et, dans les terres de remplissage des fossés on mit au jour des foyers avec incinérations. Entre les enceintes, cinq puits aveugles avaient été creusés et, dans l'un d'eux, on découvrit deux squelettes. Une trentaine de tombes de La Tène II avaient été pratiquées près des puits. Le sanctuaire de Vert-la-Gravelle est plus récent. La tombe symbolique est placée à l'intérieur de l'enceinte, abritée par un auvent supporté par des piliers de bois. Deux autres enceintes, ouvertes au Nord, offrent un semblable dispositif, avec incinérations de La Tène III et, en dehors de l'enceinte, avaient été déposées des offrandes, chèvre et mâchoire de sanglier. Ces découvertes pourraient préciser l'histoire des origines des nombreux *fana*, dispersés à travers les campagnes gallo-romaines. Contemporain de ces chapelles rurales, le sanctuaire d'Entremont (Bouches-du-Rhône)⁶ avait été construit sur la partie la plus élevée et la mieux défendue de l'*oppidum* des Salyens. On y accédait par un chemin, suivant la déclivité du plateau et pénétrant dans l'enceinte quadrangulaire, vers l'angle occidental. Au même point aboutissait la voie salyenne, gagnant, au moyen de rampes, la pente de la colline, abrupte sur un vallon. Dans les grandes dalles qui la pavent, apparaissent encore les ornières creusées par les véhicules. Sur quelques cent mètres carrés, la voie sacrée était bordée par les statues et les tombes symboliques des héros. Le rapport de F. Benoit donne de nouvelles précisions sur les fouilles de l'*oppidum*, entouré d'une muraille, flanquée, de vingt en vingt mètres, par des tours carrées, en saillie de cinq à huit mètres sur le rempart. Dans l'épaisseur des murailles rectilignes, aux angles antérieurs arrondis, l'évacuation

(1) *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 253-254.

(2) P.-R. GIOT, *Essai sur la chronologie des successions pré et protohistoriques de la baie d'Audierne*, dans *BSPF*, XLIV, 1947, p. 116-121.

(3) Du même, *Bull. Soc. anthropol.*, 9^e sér., 7, 1946, p. 156.

(4) R. LANTIER, *CRAI*, 1947, p. 130-132.

(5) *CRAI*, 1943, p. 366.

(6) F. BENOIT, *Recherches archéologiques dans la région d'Aix-en-Provence*, I, *Les fouilles d'Entremont en 1946*, dans *Gallia*, V, 1, 1947, p. 84-97.

des eaux était assurée par des canalisations pratiquées dans les premières assises. Le sommet du plateau était divisé en deux aires, rectangulaire dans la partie la mieux défendue, face au Sud-Ouest, triangulaire dans le secteur situé à deux mètres en contrebas de la première. Un mur, large de 1 m. 20, les séparait et servait de soutien aux constructions de la ville haute. Cette division bipartite ne correspond pas, comme à Ampurias, à une ville double, indigène et colonie d'étrangers, mais à une différenciation fonctionnelle de l'un et l'autre quartiers: la ville haute, avec ses habitations, ses magasins, son sanctuaire, est une acropole; dans la ville basse, des rues dallées délimitent les espaces réservés à l'habitat de la tribu. On ne dispose encore d'aucun élément permettant de préciser la date de fondation de l'*oppidum*, qui ne paraît pas devoir toutefois remonter au-delà du III^e siècle avant l'ère, au temps de l'expansion celtique de part et d'autre de la vallée du Rhône. Dès cette époque, se manifeste un souci d'urbanisme dans l'alignement des habitations en bordure des rues. On constate l'absence d'escaliers et de péristyles dans ces demeures, peut-être fortifiées car le mur de façade est souvent doublé d'un contrefort continu, arrêté au ras de la porte, à la fois terrasse fortifiée et tour, technique rappelant les mesures de défense en usage dans les *oppida* provençaux. Et, à ce propos, F. Benoît¹ met très justement l'accent sur la précarité des relations entre Salyens et Marseillais. Cependant Entremont est loin d'être isolé au sommet de son acropole. Les trafiquants étrangers le visitent et les fouilles font connaître la présence d'importations de céramiques étrusques et italiques, de bols à reliefs hellénistiques déliens, de monnaies et de corail massaliotes. La remarquable statuaire du sanctuaire est un autre témoin des relations avec l'Etrurie.

L'importance de l'apport étrusque dans la civilisation de la Provence et du Languedoc, au cours du second âge du Fer, apparaît de plus en plus

grande². Dès les VI^e-V^e siècles, à Saint-Blaise, à Eygalières et au Cayla de Mailhac, le *bucchero* est associé à des fibules du type de La Certosa. Au Cayla, les niveaux III et IV, du V^e au II^e siècle, ont livré des amphores de fabrications grecque et punique, italique à partir de la fin du II^e siècle, d'où prépondérance des relations commerciales avec l'Italie, à partir de cette date, fait constaté encore dans les autres *oppida* provençaux. La découverte du *bucchero* aux deux extrémités du golfe du Lion prouve l'importance du rôle joué par les Marseillais, dans la répartition de ces marchandises, vers l'intérieur du pays par voie de terre (Saint-Blaise), en corrélation avec le trafic le long de la voie Héracléenne, par mer avec le port de Marseille, dont l'action s'exerce jusque dans le Comtat, où les monnayages d'*Arennio* et de *Cabellio* s'inspirent des frappes marseillaises, et le Gard, où l'*oppidum* de Nages a lui aussi imité les petits bronzes de Marseille. La plastique des *oppida* a subi, elle aussi, l'influence de l'Italie septentrionale, et l'on doit rapprocher les stèles funéraires, le pilier de Roquepertuse et les plaques de terre cuite historiées d'Orgon, des stèles de Montefortino, des peintures funéraires et des plaques de revêtement étrusques.

Un nouveau comptoir grec est en cours d'exploration à Olbia, près d'Hyères (Var), sur les terrains de l'Etablissement climatique de Pomponiana, à Saint-Pierre-de-l'Almenare³. Les travaux n'ont encore porté que sur le dégageant, à l'extérieur, de l'enceinte à plan carré avec porte, aux murs en appareil à joints vifs assez réguliers, à décrochements d'assises et à bossages grossiers, constituant le rempart Est-Ouest d'une petite

(2) M. RENARD, *Les fragments de bucchero découverts en Gaule et leur signification*, dans *Latomus*, VI, 1947, p. 309-316; — O. et J. TAFFANEL, *Marques d'amphores trouvées au Cayla de Mailhac (Aude)*, dans *Gallia*, V I, 1947, p. 143-146; — P.-C. VIAU, *Circulation des monnaies dans le pays de Vaucluse; hégémonie marseillaise*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 52-55.

(3) J. COUPRY et F. DESCROIX, *Le site antique d'Olbia*, dans *Rev. archéol.*, 1947, I, p. 12-22.

(1) F. BENOÎT, *Entremont capitale celtique de la Provence*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 58-60.

place forte. Ce dispositif correspond à la conception qu'on peut se faire, d'après Strabon (IV, I, 5; 3. 9) des quatre *ἐπιτειχίσματα*, Tauroentum, Olbia, Antipolis, et Nicaia, dressés par les Marseillais contre les Salyens et les populations alpines, pour garder le libre accès de la mer, environ le IV^e siècle avant l'ère. A la liste des *oppida* indigènes dans le département de l'Hérault, s'ajoute désormais celui de Béziers¹. On connaissait déjà, en plusieurs points de la ville, la présence de tessons de vases attiques du V^e siècle, de poteries campaniennes des IV^e et III^e siècles, lorsqu'en 1941, le creusement d'une tranchée, sur la place de la Madeleine, a permis l'établissement d'une stratigraphie, depuis le V^e siècle avant J.-C. jusqu'au I^{er} de notre ère. A une profondeur de trois mètres, au-dessus d'un horizon à poteries hallstattiennes, surmonté d'une couche à tessons ioniens et ibériques, apparaissent des fragments attiques à figures rouges; à 1 m. 50 sous le sol moderne trois niveaux sont datés par des tessons campaniens à palmettes poinçonnées, des coupes et leurs imitations locales, enfin des tessons d'Arezzo et de La Graufesenque.

Pour n'être pas spectaculaires, les fouilles que, depuis la libération, poursuit à Marseille la Direction de l'Architecture, sont d'une importance capitale pour l'histoire de la *Gallia graeca*. Faisant suite aux rapports sommaires mis à notre disposition, quelques mémoires plus détaillés², renseignent sur les premiers résultats acquis, sur la topographie du Lacydon et de la plus ancienne agglomération. Le Lacydon s'évasait vers le fond, dans la plaine de la Canebière et sur l'emplacement actuel de la place de la République, dessinant au Nord-

Est une anse en forme de corne, protégée du côté de la terre par des marais, là où s'élève l'Hôtel-Dieu. A une centaine de mètres du quai moderne, sous la rue de l'Araignée et la place Vivaux, s'étendait une ancienne plage, datée par des fragments de poterie commune, attique et corinthienne, recouverte à l'époque hellénistique par un dépotoir. Désormais le rivage, jusqu'à la fin de la domination romaine, passera vers le milieu de la place Vivaux (tessons arrétiens, de La Graufesenque et de Lezoux). Il n'y avait pas de quai, mais des estacades, dont les pilotis de bois, ceinturés de métal à la partie supérieure, ont été retrouvés en place, ainsi que les restes d'un chemin de madriers destiné à tirer les bateaux au sec. Un cordon littoral de sable fin, retrouvé à un niveau qui n'a plus varié depuis le VI^e siècle avant l'ère, marque la limite méridionale de la cité, fermée à l'Ouest par un rempart de briques crues, suivant la pente de la butte de l'Hôtel-Dieu, à l'alignement de la rue Négrel, percée sur l'emplacement du talweg correspondant au fossé du rempart, comblé dès le début du V^e siècle. Ce remblai paraît bien indiquer que la ville grecque, un siècle après sa fondation, trop à l'étroit dans son enceinte, l'avait débordée jusqu'à l'alignement de la rue de la République. Dans le secteur de la rue Négrel, les fouilles ont confirmé les découvertes anciennes d'un sanctuaire archaïque, de la Déesse Mère peut-être (nouveaux *naskoi*). Une ceinture de marais, sur l'emplacement de l'Hôtel des Postes, au pied des buttes des Carmes et de l'Hôtel-Dieu, assurait au Nord-Est la protection de l'agglomération. Le fond du Lacydon était occupé par les *naralia*, mais dès le début du I^{er} siècle avant l'ère, l'anse était comblée et ce sont des thermes qui désormais s'élèvent, là où sont actuellement les rues Cordellerie et Dentellière, depuis la place Victor-Grù jusqu'à la place Vieille Poissonnerie. L'arasement des couches superficielles du terrain accuse la dénivellation entre la haute et la basse ville, depuis la Butte Saint-Laurent jusqu'à la Butte des Moulins. La ville basse s'étendait aux bords du Lacydon, mais elle était moins importante que la

(1) Dr COULOUMA et L. MONTAGNIER, *Oppidum grec de Béziers*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 80-83.

(2) H. ROLLAND, *Fouilles à Marseille dans le quartier du Vieux-Port (premiers sondages)*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 155-160; — F. BENOIT, *CRAI*, 1947, p. 582-585; — *France-Illustration*, n° 121, 24 janvier 1948, p. 87-90; — A. GRENIER, *CRAI*, 1947, p. 483-484; — Ch. PICARD, *ibid.*, p. 155-157; — R. LANTIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 270.

citée moderne, le Vieux-Port ayant gagné une centaine de mètres sur la mer. Les deux agglomérations étaient séparées, à une altitude de huit à quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer, par une grande artère, dirigée Est-Ouest, qui suivait le tracé de la rue Caisserie et de la Grande-Rue, vraisemblablement un *decumanus*. Au Nord, la ville haute était limitée par les rues du Panier et des Belles-Ecuelles, dont l'alignement rectiligne garde la trace des anciennes fortifications. La Place de Lenche marque le croisement, au Moyen âge, et bien probablement aussi dans l'antiquité, des rues aboutissant aux portes principales, c'est le forum commun au bourg et à la cité, que mentionne la lettre du pape Honorius, c'est aussi le forum et l'agora, dallé en pierres de La Couronne, près du port comme dans les villes maritimes, liaison entre la « marine » et la ville haute, fonction toujours dévolue à la place de Lenche. A sa hauteur, s'étendait, à l'époque romaine, le quartier commercial installé sur une étroite bande de terre et séparé de l'arsenal. C'est là, qu'entre les rues Ganterie, et Concordat, ont été mises au jour les ruines de docks. Un des bâtiments en meilleur état de conservation, dégagé entre les rues Vivaux et de l'Araignée, est, par la richesse de sa décoration, comparable aux *scholae*, élevées à Ostie par les corporations d'armateurs. A quelques centaines de mètres à l'Ouest, sur l'emplacement de l'ancienne rue des Ferrats, un dépotoir a livré des tessons paléochrétiens, plats, bols et coupes en terre rouge de type africain, ou grise, dite wisigothique; les premiers décorés de chrismes, de cordiformes, d'ornements floraux, de têtes de lions servant de déversoirs, la seconde estampée de motifs géométriques, animaux ou végétaux. Sous cette couche homogène, contemporaine des invasions, en position déclive au bas de la Butte Saint-Laurent, apparurent les vestiges d'un théâtre, dont la base de l'hémicycle, entaillé dans le banc de poudingue et de marne, supportait la première rangée de gradins. L'orchestre paraît se rapprocher du plan circulaire, caractéristique des théâtres grecs. Les deux éléments de gra-

dins mis au jour sont appareillés avec le plus grand soin. Pour assurer l'adhésion parfaite des blocs de pierre de La Couronne, les joints sont ciselés suivant le profil des banquettes, dont le siège dessine en avant un léger encorbellement, sous lequel est creusée une large gouttière, permettant de porter les jambes en arrière, afin de ne pas gêner les spectateurs des rangs inférieurs. Le gradin situé au-dessous, un peu plus large et de plain-pied avec l'orchestre, offre un dispositif qui différencie encore le monument des autres théâtres d'époque romaine, où le *podium* sépare les gradins de l'orchestre. Le site de Marseille, sur son escarpement rocheux, défendu par la mer et les marécages, était abondamment pourvu d'eau: des sources nombreuses avaient été captées pour alimenter les nombreux puits antiques, découverts sur la Butte des Moulins. Et cette richesse en eau a dû être une des raisons qui engagèrent les Phocéens à s'installer sur cette sorte d'île, dont parle Avienus. L'économie générale de la ville préromaine ne diffère pas de celle des autres cités maritimes du bassin méditerranéen, Délos, Rhodes, Le Pirée, Alexandrie, où, au pied des hauteurs qui portent les quartiers occupés par les édifices publics et les habitations, s'étend la « marine », avec son agora.

Il est regrettable que les fouilles, conduites en 1939, dans un *oppidum* de La Tène II et III, à Perréal (Vaucluse)¹ aient été exécutées sans méthode. La station, qui ne semble pas avoir eu de remparts, fut abandonnée à la suite d'un incendie. Dans l'Ariège, sur le revers des hauteurs qui dominent la fontaine intermittente de Fontestorbe, à un kilomètre au Sud de Bélestat, un important poste de guet avait été établi pour surveiller les voies d'accès vers le Sud, entre Foix et Quillan. Un petit village de pasteurs s'abrite sur un éperon barré d'une muraille, et des forgerons traitant le minerai de fer natif, avaient établi leurs

(1) A. TAMISIER, *L'oppidum préromain de Perréal (cne de Saint-Saturnin-les-Apts, Vaucluse)*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 56-57.

fourneaux au pied des buttes. La poterie de ces villages est de technique hallstattiennne, mais on possède une fibule baguee de La Tène et une monnaie celtibérique des Ilergètes¹. C'est encore un refuge temporaire qui a été découvert à Avallon, à l'orée de la forêt morvandelle, auquel succéda un poste fortifié gallo-romain, sur la route d'Autun à Boulogne-sur-Mer².

On retrouvera un certain nombre des opinions émises par l'auteur dans son livre sur la sculpture préromaine du Midi de la France³, dans l'article que F. Benoit⁴ consacre au Cerbère et aux « têtes coupées » de la Narbonnaise⁵. Une nouvelle image du dieu, assis les jambes repliées sous le torse, a été découverte à Rodez (Aveyron), lors de travaux de construction entrepris dans l'enceinte de l'hôpital⁶. Haut de 0 m. 50, taillé dans le grès local, il tient un torse, dans ses mains ramenées devant le corps. A quelques cent mètres à l'Ouest-Nord-Ouest, deux puits funéraires ont donné des tessons ibériques et campaniens. Sur la commune de Sainte-Anastasia (Gard), au domaine de Castelviel, lors de travaux de défonçage dans une vigne, sur le site de l'*oppidum* de *Marbacum*⁷, un torse en calcaire du pays est apparenté aux bustes découverts sur le même emplacement et à Grézan. Le torse est protégé par un pectoral, fermé en pointe sur la poitrine et dont la dossière rectangulaire n'est pas sans présenter des ressemblances avec celle de la statue du héros de Roquepertuse. Sur le torse sont reproduits au trait une partie de l'équipement, semblable à celui

du héros de Grézan, avec lequel la statue de *Marbacum* s'apparente également par la posture et la gracilité des bras. Sur le versant du Puy de la Poix, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), s'étend un village de La Tène III. Dans les déblais laissés par les travaux de terrassement exécutés par les Allemands, on recueillit un fragment de petit buste en terre cuite noire de fabrication locale, dont il ne subsiste plus que les épaules, les seins et le haut des bras qui semblent avoir été ramenés dans l'axe du corps⁸.

Les recherches de l'abbé A. Glory⁹, dans les grottes du Comté de Foix et du Languedoc, en faisant connaître un ensemble de figurations graphiques, obligeront à une révision de quelques-unes de ces représentations, considérées comme suspectes ou modernes. Les grottes de Sainte-Eulalie et des Eglises Supérieures à Ussat-les-Bains, de Vidalette au Mas d'Azil, de Peyort à Prat (Ariège), de Pichart à Marignac (Haute-Garonne), et de Balduin à Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône) étaient des sanctuaires, fréquentés au cours des âges du Bronze et du Fer et pendant l'époque gallo-romaine. Sur les parois, à côté de dessins de caractère géométrique, trapèzes, zigzags, serpentins, caliciformes, pentacles, apparaissent, également gravées, des figurations humaines, femmes aux jupes plissées, orants, archers, hommes schématiques, petit personnage portant une cuculle, ou animales, canidés, quadrupèdes filiformes, oies, accompagnées ou non d'armes, lances, arcs, boucliers rectangulaires ou ovales décorés. Les figures d'oiseaux aquatiques, semblables à celles tracées à la pointe sur une poterie du cimetière de Saint-Roch à Toulouse, permettent de rapporter une partie de ces gravures aux III-II^e siècles avant l'ère. Ces manifestations, de caractère populaire, ajoutent un nouveau maillon à la chaîne qui, depuis Alvão

(1) J. TRICOIRE, *Bull. Soc. préhist. Ariège*, I, 1946, p. 36-65.

(2) R. TARTA, *Ann. de Bourgogne*, XIX, 1947, p. 308-314.

(3) Voir *Gallia*, V, I, 1947, p. 212.

(4) Extr. *Rivista di studi liguri*, XII, 1946, II p., 8 fig.

(5) L. BALSAN, *Le dieu au torse de Rodez*, dans *Rev. archéol.*, 1947, I, p. 92-95.

(6) H. BAQUIER, *Note sur une sépulture gréco-lygure ou gréco-ibérique du V^e siècle avant J.-C.*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 41-42.

(7) P.-F. FOURNIER, *Bull. hist. et scientif. Auvergne*, LXVII, 1945, p. 125.

(8) Abbé VOULON, *Bull. Soc. antiq. Ouest*, 3^e sér., XIV, 1947, p. 17.

(9) *Gravures rupestres de l'âge du Fer en Ariège*, dans *Bull. Soc. archéol. Midi Fr.*, 3^e sér., V, 1943-1945, p. 380-387; — *Gravures rupestres schématiques dans l'Ariège*, dans *Gallia*, V, I, 1947, p. 1-45.

(Portugal), le Cerro de los Santos, Villabazariago, Parada, Lerilla (Espagne), se poursuit jusqu'en Ligurie.

V

EPOQUE GALLO-ROMAINE

1. *Frontières. Campagnes et travaux militaires.* — Les variations imposées aux frontières¹ apportent des éclaircissements imprévus à l'histoire de quelques-unes des phases décisives de l'évolution historique de notre pays. Les plus anciennes limites entre les groupes d'hommes sont constitués par des « déserts-frontières », zones incultes et quasi inhabitées. La notion de frontière est alors inséparable de celle de désert. La montagne et le fleuve, par contre, n'ont jamais été un obstacle infranchissable. Il en est autrement de la forêt et du marais. La Gaule indépendante a connu de ces forêts-frontières: l'Ardenne et l'Argonne, limitant à l'Est la vaste clairière de Champagne tenue par les Rèmes; le Perche, fermant à l'Ouest la clairière de Beauce, où sont installés les Carnutes; l'Auge, interposée entre les Baiocasses et les Lexoviens. Installées sur des sols qui rebutaient le cultivateur de céréales, ces forêts-frontières ne furent jamais entièrement défrichées. Au milieu de ces déserts, apparaissent des noms dérivés de *mediolanum*, de *basilica*, de *finis*, dont le sens correspond à un lieu de rendez-vous, marchés établis sur ces marches. Même à l'intérieur de ces barrières, des trouées permettent de communiquer avec les peuples voisins par les vallées menant à quelque maîtresse voie. Des mégalithes, plus tard des monuments, seront dressés le long de ces passages, afin de rendre apparents les partages de souveraineté. Nos Ingrandes, Aigrandes, Yvrandes, s'appliquent aux intersections des limites entre les peuples et des grandes routes terrestres ou fluviales. Un changement profond se produit, lorsque les peuples, attachés à des positions fixes, s'appliquent à appuyer

leurs frontières à des obstacles physiques, dont ils attendent une protection efficace: au II^e siècle avant l'ère, les Alpes deviennent une frontière ethnique, rempart de Rome contre la Celtique indépendante. Si la chaîne des Pyrénées oppose un obstacle au déplacement de forces armées, ce n'est toutefois pas une barrière pour les civilisations. Fossé en temps de guerre, le Rhin est un principe d'unification en temps de paix. En réalité, le Rhin est une limite de fait, qui isole non des races distinctes, mais deux attitudes différentes, en face d'un même danger, l'incessante poussée des Barbares vers l'Ouest, et après l'abandon de cette ligne, la résistance établie en arrière du fleuve, sur la forêt Charbonnière, dans une région où affluent les terrains primaires, zone peu propice aux cultures, entre les riches plaines de l'Hesbaye et du Hainaut, accès ouvert aux invasions dans la Gaule septentrionale, dont elle forme le rempart naturel.

La biographie que G. Colomb² consacre à Vercingétorix n'est qu'un prétexte à reprendre une polémique que l'on croyait définitivement close sur le site d'Alesia. La ville de Vercingétorix serait à placer à Alaise, village des environs de Salins (Jura), « point de convergence des vingt-quatre lignes de la Rose des Vents, destinée à orienter vers cette ville tous les voyageurs de l'Europe... la grande nécropole du monde ligure... ». Inutile de poursuivre plus longuement les citations, et je préfère m'en tenir, quoiqu'en ait dit l'auteur, à ce qu'il appelle dédaigneusement l'« enseignement officiel ». Après Alesia, *Uxellodunum* que l'on croyait pouvoir localiser au Puy d'Issolud, serait à rechercher à Najac (Aveyron)³. Que de papier brouillé en pure perte!

2. *Les Villes.* — Les recherches de J. Formigé dans l'île de Sainte-Marguerite⁴ ont permis de préciser l'emplace-

(1) R. DION, *Les frontières de la France*. Paris, Hachette, 1947, in-8°.

(2) Vercingétorix. Paris, A. Fayard, 1947, in-8°.

(3) Ch. JORDAN, *César et Attila en Gaule*, Paris, Les Trois Magots, 1947, in-8°.

(4) J. FORMIGÉ, *La station antique de Lero à l'île Sainte-Marguerite (Alpes-Maritimes)*, dans *Gallia*, V, 1, 1947, p. 146-155.

ment exact de la station navale gallo-romaine de *Lero*. Dans cette île entourée de récifs dangereux et de courants violents, une grève et une anse abritée de tous vents sont seules facilement accessibles sur le rivage Nord-Ouest, et c'est là qu'un mur de môle, renforcé du côté de la mer par des contreforts, a été dégagé et que, comme à Olbia et à Fréjus s'élèvent les bâtiments de thermes. Au Sud de l'établissement, un grand mur, dirigé Est-Ouest, s'y rattache et des constructions, peut-être des pêcheries et des ateliers pour la salaison du poisson, appartiennent à un complexe de bâtiments ayant un caractère militaire. Un étang aurait alors servi de vivier et l'on peut encore supposer l'existence de salins. Les fouilles du Jardin de Grassi, à Arles (Bouches-du-Rhône)¹ ont fait connaître un quartier résidentiel gallo-romain, limité à l'Ouest par des cimetières en bordure de la voie d'Arles ou d'Espagne, au voisinage de l'amphithéâtre, à la périphérie de la cité. Les habitations sont toutes relativement de la même époque. Au milieu d'elles se dressaient des édifices publics, dont un arc de triomphe ou un trophée, avec frise ornée de sculptures cernées, procédé caractéristique en Narbonnaise de l'art augustéen. Le quartier fait donc partie de l'agglomération arlésienne dès l'époque de sa fondation et n'est pas un faubourg, comme Clerc l'avait supposé. Il sera abandonné pendant le Bas-Empire. La découverte à Trinquette, à la suite du bombardement des ponts du Rhône, en 1944, d'un ensemble de céramiques précise la nature des constructions portuaires, dans lesquelles on avait cru reconnaître les ruines de l'arsenal romain: ce sont bien plutôt des magasins ou des docks. Quelques nouveaux détails sont apportés à la topographie de la ville d'*Alba Julia Helviorum*², limitée au Nord par la route d'Aubenas au Teil, au Sud par la route de Viviers, à l'Est par une ligne de hauteurs. Le théâtre est situé

au Nord de la route de Viviers, adossé au versant occidental d'un ravin assez profond.

A Lyon, le confluent du Rhône et de la Saône³ régit au cours des âges les dispositions du réseau routier dont l'organisation est fonction des changements survenus dans son histoire. Les tranchées creusées à Vienne (Isère), sur la place Saint-Pierre, ont fait connaître le tracé d'une voie romaine, large de sept mètres, et les ruines d'une importante construction sur l'emplacement de la Chambre de Commerce, place des Allobroges, un mur et une mosaïque appartenant à la Maison d'Orphée; elles ont également amené le dégagement d'un grand aqueduc et de quatre de ses regards⁴.

Un bon résumé des recherches faites à Alesia a été donné par M. Renard⁵, mais pourquoi parler encore de « monument dolménique », à propos des fours de boulanger? Un nouvel élément du rempart des invasions a été retrouvé à Dijon, rue Amiral Roussin: l'un des blocs, orné de la représentation d'une cuirasse, avait été emprunté à un monument triomphal⁶.

Depuis les recherches de R. Forrer à Strasbourg, on avait été amené à supposer l'existence, sous la place de la Cathédrale, d'une ancienne place romaine. On connaissait déjà l'existence de temples, d'une construction à abside près du portail Saint-Laurent, et de stèles de Mercure et d'Epona, découvertes sous la flèche, lors des travaux de consolidation. Les fouilles entreprises l'an dernier ont confirmé l'existence d'une place depuis les temps de l'indépendance et sous la domination romaine⁷, plusieurs fois détruite et reconstruite. Les plus anciens bâtiments, contemporains du règne de Tibère, furent incendiés au temps de

(1) F. BENOIT, *ibid.*, p. 120-122.

(2) Dr J. JULLIEN, *Recherches archéologiques en 1945 sur l'emplacement de la ville romaine d'Alba Augusta Helviorum*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 79-80.

(3) A. AUDIN, *Le Confluent de Lyon*, dans *Les études rhodaniennes*, 1947, p. 99 sqq.

(4) J. RUF, *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 82-84, 84-87.

(5) M. RENARD, *Alésia*, dans *Phoebos*, III, 1, 1947, p. 23-47.

(6) *Ann. de Bourgogne*, XIX, 1947, p. 227.

(7) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 87-90; — *Les dernières Nouvelles d'Alsace*, 7 janvier 1948.

Néron, ainsi que le prouvent les vases du potier Ateius et le pendentif circulaire en bronze argenté, orné de cabochons incrustés d'émail blanc, recueillis dans la couche d'incendie. Une première reconstruction, postérieure à l'année 70, est suivie en 88, d'une nouvelle destruction, conséquence du soulèvement de L. Antonius Saturnus. Lors des travaux de réfection, la construction en pierre est abandonnée et ce sont des échoppes de bois qui, lors de la révolte des légions de Germanie contre Alexandre Sévère, seront la proie des flammes. Maximin, l'ordre rétabli, reconstruit la place, encore une fois détruite, à la fin du III^e siècle, sous Tétricus. Constantin procédera à des travaux de restauration et, à la fin du IV^e siècle, cet ensemble monumental sera anéanti et tout souvenir en disparaîtra. De nombreux tessons des officines d'Arezzo, de La Graufesenque, de Lezoux, de Trèves et d'Argonne, associés à des monnaies et à des fragments de tuiles à l'estampille de la VIII^e légion, permettent de dater avec précision l'histoire de ce quartier d'*Argentorata*. Sous la rue de la Nuée-Blanche, on a également retrouvé les traces de l'incendie, qui ravagea la cité à la fin du règne de Domitien et détruisit les constructions de bois de ce quartier, reconstruit en pierre au I^{er} siècle. Sous les caves de l'ancien hôtel Renouard de Bussières, occupé par les services du Port autonome, s'étendait une partie du quartier des *canabae*; rue des Grandes-Arcades, des habitations de la période flavienne s'alignent le long de rues, près de l'angle méridional du forum. De nouvelles précisions ont été également apportées au tracé de l'enceinte: sous les fondations anciennes du Grenier d'Abondance, une tour rectangulaire, semblable à celles du camp romain de Wiesbaden (I^{er} siècle ap. J.-C.) et par conséquent antérieure au rempart, a été trouvée sous les fondations d'une tour ronde de basse époque. Une autre tour de même plan a été mise au jour lors du creusement d'un abri, derrière la rue du Dôme.

Trop peu de précisions sont encore données sur les fouilles qui se poursuivent à Bavai (Nord)¹, depuis 1943, dans un complexe monumental, à l'intérieur

de l'enceinte du Bas-Empire, à l'Est et à l'Ouest de l'ancien couvent des Oratoriens. Les constructions dégagées sont caractérisées par la symétrie du plan, l'ampleur de la conception et la qualité de l'appareil. A l'Ouest, sur trois côtés, une galerie double, souterraine et voûtée en arêtes, aboutissant à deux absides semi-circulaires, entoure une esplanade rectangulaire. A l'Ouest de celle-ci, dans l'axe longitudinal, s'élève une basilique de type oriental, à trois nefs avec deux rangées d'arcades et une abside rectangulaire sur l'un des côtés longs. Dans le chantier de l'Est, on dégage un ensemble de caves disposées parallèlement aux pilastres dans l'alignement des cryptoporliques. Au mur postérieur s'appuie le rempart des invasions, construit en gros blocs de pierres bleues.

Il semble bien que l'on doive renoncer à obtenir des détails circonstanciés sur les établissements antiques d'Arras²: on ne sait rien de l'étendue de la bourgade gauloise, pas plus que de celle de la ville romaine. A la suite d'événements, sur lesquels l'histoire est muette, sans doute une catastrophe, l'évêché se transporta, à la fin du VI^e siècle, à Cambrai, où il demeurera jusqu'à la fin du XI^e siècle. L'incendie qui ravagea Beauvais, à la suite du bombardement aérien de 1940, a dégagé une partie de l'enceinte du IV^e siècle, principalement derrière l'ancien évêché et le musée³. De nouveaux progrès ont été réalisés dans la connaissance de l'enceinte de basse époque, à Senlis (Oise)⁴: la tour, signalée par Müller en 1880, rue du Chat-Haret, a été retrouvée dans les communs de la maison Tardie; de nouvelles tours sont signalées, dans la même rue, à cheval sur les pro-

(1) J. HEURGON, *Les fouilles de Bavai*, dans *L'Antiquité classique*, 1946, p. 313-314.

(2) J. LESTOCQUOY, *Les étapes du développement urbain d'Arras*, dans *Rev. belge de philolog. et d'hist.*, XXIII, 1944, p. 168-185; — *Arras au temps jadis, deux mille ans d'histoire*, Arras, 1943-1946, 3 broch. in-8°.

(3) Archives de la Commission des Mon. Hist.

(4) G. MATHERAT, *C.-R. Soc. d'hist. et d'archéol. Senlis*, 1946, p. 19, 45, 46, 55, 56.

priétés nos 1 et 1 bis, au fond de l'impasse Saint-Nicolas et à la Porte aux Pains, dans l'îlot sinistré de la rue du Châtel. Seule la porte de Reims était flanquée de deux tours, quatre autres portes n'étaient défendues que par une seule tour, et la porte Saint-Rieul n'en possédait même pas. La plupart étaient surmontées d'une chambre haute. Sous le *pulvinar* de la loge impériale, aux arènes¹, s'étend une salle basse de trois mètres sur deux; dans les murs, jadis recouverts de peintures sur enduit, avaient été aménagées sept niches, deux sur les parois à droite, et à gauche, trois dans le fond de la pièce. Le plafond était constitué par le dallage servant de sol au *pulvinar*. Un couloir, pratiqué dans l'épaisseur du *podium*, conduit à un vestibule menant dans la salle, dont l'entrée était encadrée par deux colonnes supportant le balcon de la loge impériale. La découverte des fragments d'une statue d'Hercule permet de reconnaître dans cette pièce un *sacellum* du dieu. Un grand arc est encastré en porte à faux dans un mur de soutènement aux thermes de la Fontaine-Roussant², et des murailles en petit appareil, des aires en terre battue, des tuiles et des poteries ont été retrouvées entre l'avenue Foch et la gare du chemin de fer, dans une couche d'incendie, reconnue en d'autres points de Senlis³. Sous l'école de garçons s'élevait l'antique sanctuaire de Saint-Pierre-le-Vieux, première chapelle des chrétiens résidant dans l'enceinte au III^e siècle⁴.

De grands progrès ont été effectués dans la connaissance de la ville gallo-romaine de Saintes⁵, dûs à l'active surveillance exercée par M. Clouet, au cours des travaux de la défense passive, ou des Allemands. Les limites de la cité ont pu être précisées et des renseignements ap-

portés à l'histoire des industries locales, et plus particulièrement au commerce des huîtres, expédiées par les ostréiculteurs saintongeais en Europe occidentale. Sur la rive gauche de la Charente, au quartier de Saint-Palais, de nombreuses ruines de maisons bordent les chemins, au village de Meltrelle et de La Boucauderie, sur la voie d'Angoulême; des substructions antiques, près du village de Maine, aux Sablons, marquent le point le plus bas de la cité et l'habitat s'étend sur toute la superficie du quartier Saint-Pierre. A Saint-Vivien, en bordure de la rue que l'on suit depuis les thermes de Saint-Saloine jusqu'au hameau de La Fenêtre, dans le vallon, un petit cimetière marque les limites de l'agglomération, dont les maisons, riches et nombreuses, se présentent sur le coteau entre la rue de la Roche et la rivière, et depuis le croisement des rues de la Boule et Notre-Dame jusqu'à l'Ouest. En dehors des limites de *Mediolanum*, d'autres demeures et des sépultures ont été retrouvées près de la route conduisant à l'Ecole d'Agriculture, et des villas importantes bordent la Charente. L'extrémité septentrionale du coteau des Sables et le terrain entre le village de La Fenêtre et Saint-Saloine ont été le siège d'une occupation assez dense, de même qu'au port de La Rousselle et au port d'Enveaux. On rencontre encore des habitations isolées près du village de La Gaillardie, et des groupes de villas près de la place des Petits-Champs, à la limite Nord-Ouest de la ville. Dans ce quartier de Saint-Vivien, en un point excentrique au Nord de Saintes, s'élevaient les grands thermes de Saint-Saloine, dans une zone très fortement occupée par les maisons. Un aqueduc et un canal de répartition y conduisaient les sources de Fontcouverte et de Vénérand. Les eaux usées se déversaient dans le ruisseau qui joint la Charente au port de La Rousselle. Des tranchées, creusées depuis Magezy jusqu'au village de Saint-Rémy, dans le vallon qui, à la sortie de Saintes, se dirige vers la Charente, ont révélé l'existence de deux voies antiques et d'un cimetière à incinération. La limite septentrionale de *Mediolanum* dépassait de quelques soixante mètres le cimetière de Saint-Vivien. Dans le quar-

(1) Du même, *Le temple d'Hercule aux arènes de Senlis*, *ibid.*, p. 9-12.

(2) *Ibid.*, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 45, 55.

(4) *Ibid.*, p. 17-18.

(5) M. CLOUET, *Notes sur Saintes antique*, dans *Rev. de Saintonge et d'Aunis*, I, 1946, p. 83-86, 121-135, 172-179; — *Les thermes de Saint-Saloine, à Saintes*, *ibid.*, 1944, extr.

tier de Saint-Macoult, ou de l'Amphithéâtre, une route débouchant des hauteurs de Saint-Palais se confond avec la rue de l'Arc-de-Triomphe, franchit le pont romain, suit la rue Victor-Hugo, longe un cimetière s'étendant au Nord, presque à hauteur de la Banque de France, et se dirige en ligne droite vers la partie occidentale de la ville. C'est le *decumanus maximus*, coupant le *cardo maximus* à l'intersection desquels s'élargit le forum, sur l'emplacement du Champ de Foire aux Bœufs. A la rencontre de la route de Saint-Georges et du cours Genet prolongé, un atelier de tanneur et des dépôts d'huîtres témoignent de l'existence d'un quartier industriel et commerçant. Le coteau entre le vallon et la rue Bourignon et le vallon de l'amphithéâtre était couvert de constructions, et, de ce côté, les limites de la ville gallo-romaine doivent être reportées au-delà de celles proposées par Dangibaud. Sur la rive droite de la Charente, le faubourg était plus important que ne le laissaient supposer les précédentes découvertes, le long de la route conduisant au pont romain, aussi bien qu'en bordure de la rivière, mais les maisons n'atteignaient pas les marécages à l'Est du Jardin Public. Au Nord-Est de la ville moderne sur le coteau de Lormont, à la sortie de la cité, des habitations bordaient la voie romaine de Nantes. Un atelier de potier a été découvert au lieu-dit « Jardin du Roi », près de l'Abbaye aux Dames. Au cours de ces recherches, un certain nombre de sculptures ont été mises au jour. Malgré l'importance de sa population, *Mediolanum*¹ n'était pas une colonie, puisqu'un magistrat municipal y apparaissait en tant que curateur des citoyens romains et qu'il existe un collège de citoyens romains, mais un municipe, dont quelques habitants seulement jouissaient de la cité romaine. Les fouilles faites de 1935 à 1939 aux confins des Santons et des Lémovices, dans la plaine de Chasse-

non², où s'étendent les ruines de *Cassinomagus*, au champ des Coutis, qui paraît avoir été le centre de l'agglomération, sont assez décevantes: de nombreux puits et de multiples caniveaux; quelques bâtiments, orientés Sud-Ouest-Nord-Est, mais dans lesquels il n'est pas possible de distinguer entre les maisons, les ateliers et les bâtiments agricoles; un théâtre et une grande construction avec galerie souterraine.

3. *Les monuments.* — La découverte à Nîmes³, dans une des voûtes de l'égout avoisinant les arènes, d'un bucrâne, se rattachant à une frise conservée au Musée, recueillie au quai de la Fontaine, indique la présence, non loin de ces emplacements, d'un temple antique disparu. Le dégagement à Aix⁴, au Nord de la cité, dans le quartier appelé au Moyen-âge « Ville des Tours », de constructions importantes, étagées sur les pentes et d'une villa, ordonnée autour de deux péristyles à des niveaux différents, selon un même axe, avec accès en contre-bas, fait connaître une demeure dont le plan s'écarte de la disposition classique à atrium et péristyle et répond à la conception de la maison à cour centrale, innovation introduite en Gaule par la civilisation latine. La cour, bordée ou non de colonnades, se retrouve à Glanum à la fin de la République, et c'est le dispositif adopté généralement à l'époque romaine dans la région méditerranéenne, transformation autant sociale qu'architecturale, pénétrant en Gaule jusqu'en Rhénanie, où la maison à cour centrale se substitue à la demeure rustique, réunissant sous un même toit le logis d'une unique famille, l'étable et le grenier. Les céramiques, le type des chapiteaux ioniques, les dallages en marbres polychromes, la sobriété des mosaïques à deux couleurs, datent la villa du I^{er} siècle de notre ère; il en était de même pour les maisons romaines, fouillées dans ce même quartier de 1841 à 1844. Sur l'emplacement de l'Ecole Nestor-Pernet, à Clermont-Ferrand⁵, de nouvelles murailles de l'édifice, désigné sous le nom

(1) P. GRIMAL, *Deux inscriptions de Saintes*, dans *REA*, XLIX, 1947, p. 130-137.

(2) F. DELAGE, *Notes d'archéologie gauloise romaine*, 17^e sér. *Fouilles à Chassenon*, dans *Bull. Soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXII, 1947, p. 151-174.

(3) *Bull. du Vieux Nîmes*, déc. 1947, p. 5.

(4) F. BENOIT, *Gallia*, V, I, 1947, p. 98-122.

(5) P.-F. FOURNIER, *CRAI*, 1947, p. 496-501.

de « Mur des Sarrasins », ont été mises au jour, qui permettent de mieux comprendre la description de ce monument par Grégoire de Tours (*Hist. Fran.*, 1, 32), qui en fait le temple de *Vasso Galate*. Des précisions sont apportées par F. Delage¹, sur le résultat des quatre campagnes de fouilles dans le complexe de monuments du « Château des Cars », à Saint-Merd-les-Oussines (Corrèze), dans la pénélaine de Millevaches: deux temples enfermés dans une enceinte, avec tombe de héros, et non sépulture du « fondateur du temple, ou d'un prêtre de haut rang »; à cinq cents mètres en contrebas et séparés par un vallon, où coule un ruisseau, un établissement thermal de la fin du I^{er} siècle ou du début du II^e, superposé à une construction plus ancienne, restauré sous le règne d'Aurélien et définitivement abandonné à la fin du III^e siècle. Situé dans une région où les eaux ruissellent de tous côtés, et couverte de villas rustiques, le lieu de culte du « Château des Cars » est à rapprocher des sanctuaires de Sanxay, de Champlieu, de Chassenon et de Drevant. Une note manuscrite de l'érudit de la Renaissance, Robert du Daurat, permet de localiser, à droite et à gauche de la rue du pont Saint-Martial, à Limoges, en allant d'un côté vers les Jacobins et de l'autre vers les jardins de l'hôpital, le « palais romain », situé près de Saint-Valère².

Les fouilles de P.-M. Duval³, dans le jardin de Cluny à Paris, ont amené, en 1946-1947, le dégagement de l'angle Nord-Est et de la façade septentrionale du grand édifice romain, parallèlement au boulevard Saint-Germain; dans un mur, épais de 2 m. 20, construit avec soin en petit appareil de moellons avec chaînage de briques, sont pratiqués de petites portes et de grands soupiraux; au centre, se dressent les ruines d'un portail à pied-

droits en pierre de taille. En avant des ruines actuelles et de l'Hôtel de Cluny, s'étendent deux grandes salles rectangulaires et l'édifice, qui devait avoir environ 100 mètres de façade sur 60 mètres de côté, n'est pas antérieur au III^e siècle. En plus des thermes de la partie occidentale, le monument, qui semble bien avoir été élevé par la corporation des « Nautes » de Lutèce, a pu comprendre les *scholae* de cette importante association et témoigne ainsi du développement atteint par le port fluvial de la Seine.

A l'extrémité orientale de l'enceinte du I^{er} siècle de notre ère, à Autun, un angle rentrant offre un dispositif qui ne peut s'expliquer que par la présence d'une sorte de poterne, ou mieux d'un emplacement permettant de descendre jusqu'à la base du rempart, sans être vu de l'assaillant⁴.

Le sort des monuments antiques, sortis de leur gangue de terre et dénaturés en vue d'exhibitions, qu'il n'est nullement indispensable de faire en de tels lieux, n'est guère enviable, et l'on souscrit pleinement aux justes observations de Ch. Picard au sujet du théâtre antique de Fourvière à Lyon: « Que pourra-t-on désormais publier? l'état actuel ou la ruine? »⁵.

4. *Occupation territoriale et voies romaines*. — Quatre répertoires archéologiques ont été consacrés aux départements de la Haute-Loire⁶, de l'Aveyron⁷, de Meurthe-et-Moselle⁸ et des Vosges⁹. Du premier on retiendra les renseignements donnés sur la voie Bolène, la voie d'A-

(4) J. MENAND, *Une particularité remarquable de l'enceinte romaine d'Autun*, dans *Mém. Soc. éduenn.*, L, 1947, p. 29-32.

(5) Ch. PICARD, *Rev. archéol.*, 1947, p. 90.

(6) Ulysse ROUCHON, *Le Velay gallo-romain et sa capitale Ruessio (Saint-Paulien)*. *Notes d'archéologie et d'histoire*. Le Puy-en-Velay, éd. Soc. acad., 1947, in-8°.

(7) A. ALBENQUE, *Inventaire de l'archéologie gallo-romaine de l'Aveyron*. Rodez, F. Carrère, 1947, in-8°.

(8) M. TOUSSAINT, *Répertoire archéologique du département de Meurthe-et-Moselle*, Nancy, Soc. d'Impress. Typog., 1946, in-8°.

(9) Du même, *Répertoire archéologique du département des Vosges*. Epinal, Arch. départ., 1948, in-8°.

(1) L. PRIEUR et F. DELAGE, *Gallia*, V, I, 1947, p. 47-49.

(2) F. DELAGE, *Bull. Soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1947, p. 15-16 (P.-V.).

(3) P.-M. DUVAL, *Gallia*, V, I, 1947, p. 123-142; — A. CHASTEL, *Visages de Paris, de Lutèce à Paris, Les fouilles du Palais des Thermes dans le Jardin de Cluny*, dans *Le Monde*, 10 février 1948.

grippa, artère essentielle de la circulation et les routes secondaires mettant en communication ce pays d'agriculture et d'élevage avec le Livradois, la vallée de l'Allier, l'Auvergne, la Margeride, l'Embalvès, les Boutières, le Tracol et le Midi de la Gaule. Des précisions sont encore apportées sur la navigation de la Loire et le port fluvial du Bas, les exploitations des carrières de grès de Blavozy, des mines de plomb du ravin de La Guerche et du bois de l'Or, des ferrières de Roche-Rouge, d'Espaly, de Navogne et de Saint-Genis. Le second apporte quelques compléments au répertoire, consacré au département de l'Aveyron dans la *F.O.R.* Si la carte archéologique de Meurthe-et-Moselle ne contient pas de blancs et témoigne d'une remarquable régularité dans le peuplement, celui-ci est sensiblement plus dispersé dans les Vosges, concentré autour des voies romaines de Lyon à Trèves et de Langres à Strasbourg, ainsi que dans les vallées fluviales. A mesure que l'on s'éloigne des routes, les témoins du passé gallo-romain se raréfient pour disparaître dans la partie sud-orientale du département. Dans les arrondissements montagneux de Saint-Dié et de Remiremont, les cantons de Corcieux, de Fraize, de Gérardmer et du Thillot n'ont donné aucun vestige d'occupation. Grand et Soulosse sont les centres importants de la région vosgienne à cette époque.

De grands progrès ont été réalisés dans l'étude de l'occupation humaine de l'Alsace aux temps gallo-romains¹, où le problème de la persistance des établissements agricoles du loess n'était toujours pas résolue. La découverte, à Achenheim, sur le front de taille oriental des Tuileries coopératives des Entrepreneurs, d'un fond de cabane, creusé dans le loess, vient de fournir les premiers éléments de la solution. Avec les terres provenant de l'excavation, on avait élevé une banquette circulaire inclinée au sommet de laquelle des claies avaient été enfoncées, dont les intervalles étaient remplis d'argile pressée. Le toit de chaume prenait sans doute son appui sur des poteaux au centre de la

cabane; occupée à l'époque de Hallstatt et à la fin de La Tène III, elle était encore habitée au début des temps gallo-romains, comme le prouvent les tessons de poterie italique importée et d'un petit gobelet à engobe blanc. Les nombreuses villas du Sundgau, le long de la lisière vosgienne, dans la partie montagneuse de l'Alsace qui touche à la Lorraine, ne sont donc pas les seuls témoins de la mise en valeur de ces territoires. L'explication d'un abandon des terrains loessiques, occupés dès le Néolithique par les agriculteurs, et qui auraient été délaissés par eux à la suite des ravages provoqués par les bandes d'Arioviste, n'est plus recevable. Ces régions n'ont nullement été désertées, mais la population est restée fidèle au type préhistorique d'habitat et à un genre de vie assez primitif, ce qui explique l'absence de documents épigraphiques ou figurés et la persistance des huttes rondes à toit conique dans les pays de loess². Dans le supplément au répertoire archéologique de l'arrondissement de Sarrebourg (Moselle), M. Lutz signale la découverte de nouvelles villas³ à Berthelming, où les constructions, ruinées à la fin du III^e siècle, puis en partie reconstruites, ont été définitivement abandonnées au V^e siècle; à Gosselming, près de la route de Sarrebourg et en bordure d'un ruisseau; à Oberstinzel, au Sud-Est du village. Dans la région de Colmar, le toponyme d'Alteuwig garde peut-être le souvenir d'un vicus gallo-romain, au carrefour de voies gauloises au pied des Vosges⁴. D'utiles renseignements pour l'établissement de la carte archéologique sont donnés par l'inventaire des objets gallo-romains du musée de la Société historique et archéologique de Libourne⁵ et par les listes,

(2) J.-J. HATT et G. HEINTZ, *Découverte d'une cabane gallo-romaine à Achenheim*, dans *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 128, 1947, p. 47-52.

(3) *Nouvelles notes archéol. sur l'arr. de Sarrebourg*, p. 4, 8, 9, 10.

(4) F.-J. HIMLY, *Archéologie et toponymie, Alteuwig vicus gallo-rom. inconnu de la région de Colmar*, 87, 1947, p. 9-16.

(5) J.-A. GARDE, *Le gallo-romain régional au Musée de la Société historique et archéologique du Libournais*, dans *Bull. Soc. ... Libournais*, 1947, p. 65-68.

(1) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 91-92.

dressées par E. Dubois¹, des vestiges gallo-romains découverts dans les vallées de la Ressouze et de la Veyle. Le terme *iglesias* serait en Béarn, dans les Landes et le Gers, un indice à ne pas négliger dans la recherche des villas gallo-romaines². En Auvergne, la saillie prononcée par le groupe *-é-acum*, le long de la vallée de l'Allier³, emprunte la même direction que la trainée de densité maximum des toponymes celtiques et gallo-romains en Basse-Auvergne. L'archéologie prouve que cette trainée coïncide avec les vestiges laissés par l'occupation hallstattienne, poursuivie au second âge du Fer. On peut alors se demander si pareille évolution n'est pas à mettre en rapport avec un substrat prélatin. L'onomastique, cependant, ne peut jouer qu'un rôle secondaire dans les recherches relatives à l'occupation de la Gaule. Un toponyme ne peut être étudié isolément, mais seulement en fonction de toutes les données géographiques et archéologiques pouvant l'éclairer⁴. On n'a pas oublié les lourdes erreurs⁵, auxquelles conduisit la toponymie dans l'étude du peuplement de la Beauce: de nombreux auteurs ont affirmé que ce territoire était jadis couvert de forêts et qu'il n'avait pu être mis en culture qu'à l'époque mérovingienne, alors qu'en réalité ces terrains, plats et découverts, furent, dès l'époque celtique, l'un des plus riches terroirs à blé de notre pays⁶.

Les recherches de L. Musset dans le Calvados⁷, sur l'arpentage gallo-romain, paraissent s'inscrire en faux contre une

des thèses les plus courantes de l'historiographie normande, qui représente la Neustrie transformée en une table rase par les ravages des Vikings. Dans ce département, certains sites de villages, des limites de paroisses, des traces de chemins se rattachent à une division du sol exécutée à l'époque de la domination romaine. Au point de vue de l'histoire générale de la Gaule, on est ainsi amené à retracer les étapes de la colonisation d'une vaste région depuis l'installation des agriculteurs jusque pendant l'époque mérovingienne. Dans le Vexin normand, les luttes incessantes des ducs de Normandie contre les rois de France et l'insécurité totale qui en résulta, amenèrent la destruction de nombreux villages, alors qu'à l'intérieur du pays les agglomérations s'appauvrirent et végétèrent. Entre leurs églises, quelques-uns des vieux chemins subsistent et la campagne retombe en friche jusqu'à la remise en culture aux XII^e et XIII^e siècles.

Dans le centre de la Gaule, des habitations gallo-romaines ont été fouillées à Saint-Paul d'Eyjaux⁸ et à Saint-Priest-sous-Aix, au lieu-dit « Les Moulins », au village de Chez Roger, sur une terrasse dominant la Vienne⁹. Sur le territoire de Châteauponsac (Haute-Vienne)¹⁰, on signale des vestiges de constructions aux hameaux d'Auzillac, de Rancon, de Villefavard, de Bessières-sur-Gartempe, de Belledent, de Saint-Pardoux et de Bersac; de nombreux sites d'exploitations agricoles ont été reconnus, ainsi que cinq cimetières à incinération sur le plateau entre la Gartempe et la Semme, en bordure d'une voie antique dirigée Est-Ouest. L'établissement gallo-romain de Saint-Hilaire (Creuse) était alimenté en eau par une conduite retrouvée à une centaine de mètres au Sud du hameau de l'Arbre, sur les terrains de la commune de Moutiers-Rozeille¹¹. Le baron H. Auvray¹² décrit les ruines antiques

(1) *Archéol. g.-r.*, II, Bresse, dans *Bull. Soc. des natur. et archéol. des pays de l'Ain*, n° 61, janv. 1947.

(2) C. LACOSTE, *Bull. Soc. archéol. scient. et litt. Béziers*, 4^e sér. XII, 1946, p. 34.

(3) P.-F. FOURNIER, *Les toponymes en -é-acum en Basse-Auvergne*, dans *Onomastica*, I, 1947, p. 259-261.

(4) P. et C. BARRIÈRE, *Les termes frontières dans la topographie gallo-romaine*, dans *REA*, XLIX, 1947, p. 160-168.

(5) Voir *Gallia*, V, I, 1947, p. 217.

(6) J. SOYER, *La légende de la forêt beauceronne: ses origines*, Blois, 1946, in-12, 15 p.

(7) L. MUSSET, *Arpentage antique en Normandie*, dans *Rev. archéol.*, 1947, 2, p. 31-51.

(8) *Bull. Soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1947, p. 20 (P.-V.).

(9) *Ibid.*, p. 55-57, 62-63.

(10) *Ibid.*, p. 58-59.

(11) *Mém. Soc. des sc. nat. et archéol. Creuse*, X X, 1947, extr., p. 18-20.

(12) *Bull. trim. Soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1946, extr.

d'Yzeures (Indre-et-Loire) et insiste plus particulièrement sur les reliefs représentant une Gigantomachie, découverts sur cet emplacement. En bordure de la route de Lyon à L'Isle d'Abeau (Isère), dans une gravière, sur le versant Sud-Sud-Ouest d'une colline, à peu de distance du pont sur le canal de la Bourbre, une villa avec bains a été occupée depuis l'époque gallo-romaine jusqu'aux XI^e-XII^e siècles¹. La villa de Bercey (Haute-Marne), au Champ du Noyer, était recouverte en pierres plates. Détruite à deux reprises, le dernier habitat est contemporain du IV^e siècle². A Sézanne (Marne), à proximité d'un important carrefour, une exploitation agricole, incendiée lors de la révolte de 68 après J.-C. et abandonnée dans la seconde moitié du III^e siècle, possédait sa fonderie de bronze et son atelier de potier³.

De nouvelles recherches ont été reprises à Kérilien, en Plouneventer,⁴ et des substructions en pierres plates, sans mortier, ont été signalées à Sainte-Marine, en Combrit (Finistère)⁵.

Malgré la confusion du plan et le caractère purement livresque de la documentation, le volume qu'A. Bouton⁶ consacre aux voies romaines du département de la Sarthe sera consulté avec profit. J. Coulouma⁷ décrit les chemins antiques de l'Hérault à l'Orb, depuis leur point de départ du pont sur l'Hérault ou de Cessero, dont il a reconnu les traces. Une excellente étude du Dr G. Janicaud⁸ sur les voies romaines de la Creuse corrige les textes et améliore la lecture des inscriptions milliaires. Un in-

teressant ouvrage vient d'être publié par E. Vallier⁹ sur les postes françaises.

5. *Les sépultures*. — A Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône), à l'angle des rues Carnot et Expilly¹⁰, les découvertes d'une sépulture sous dalles à inhumation, antérieure à l'an 96 avant l'ère, de sarcophages en pierre, à couvercles en bâtière et à acrotères, et de tombes sous tuiles, précisent le site d'un cimetière, situé sur l'emplacement d'un ancien chemin, prolongement d'une route se détachant de l'itinéraire *Ernaginum-Cabellio* et se dirigeant au Nord-Est, vers Lagoy et Roure de la Justice. La sépulture à incinération a donné une *cyathis* de bronze et des vases de La Tène III. Un sarcophage du IV^e siècle porte un décor gravé, les outils d'un forgeron, enclume à deux bigornes, marteau court, tenailles et soufflet de forge. Il est rare de trouver des outils groupés sur cette catégorie de monuments. De nouvelles tombes, exhumées dans le cimetière de la route d'Alès, à Nîmes, à la hauteur et en face du cimetière protestant, prouvent que le quartier Nord-Ouest de la ville était encore habité au IV^e siècle. Son abandon, postérieurement à l'arrivée des Wisigoths doit être rapporté au resserrement de la cité autour de la cathédrale¹¹. A Meynes (Gard), au domaine du Grand Pazac¹², la stèle de Lucius, fils de Sacco, avait été remployée dans une tombe chrétienne. Des tombes ont été découvertes au quartier des Grès, à Orange¹³, et à La Motte d'Aigues (Vaucluse), au Sud du Lubéron, à la ferme de Saint-Jean¹⁴, ainsi que de nouvelles sépultures à incinération dans des coffres à Payrat-la-Nonière, lieudit « Chaux », à Sagnat, lieudit « La Roche-Bonnaud » à Saint-Domet, lieudit « La Croix-au-Bost », à Saint-Yrieix-les-Bois,

(1) H. CUCHERAT, *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 60-66.

(2) G. DRIOUX, *Ann. de Bourgogne*, XIX, 1947, p. 227.

(3) R. LANTIER, *CRAI*, 1947, p. 130.

(4) *Bull. Soc. archéol. Finistère*, LXXI, 1944, p. XIII.

(5) *Ibid.*, LXXII, 1945-1946, p. XXXIX.

(6) *Les voies antiques, les grands chemins médiévaux et les routes royales département de la Sarthe*, Le Mans, M. Viaire, 1948, in-8°.

(7) *Les voies dites domitienne de l'Hérault à l'Orb*, dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 33-40.

(8) *Mém. Soc. des sc. nat. et archéol. Creuse*, XXIX, 1946, extr.

(9) *Histoire générale des postes françaises. I, Des origines au Moyen-âge*, Paris, Presses Univ., 1947, in-8°.

(10) H. ROLLAND, *BAC*, p.-v., janv. 1947, p. IV.

(11) *Bull. du Vieux Nîmes*, déc. 1947, p. 3-4.

(12) *Ibid.*, p. 1-2.

(13) P. VEYRE, *Rhodania*, 20-22, 1938-1946 p. 70.

(14) A. JEAN, P. et J. COTTE, *ibid.*, p. 71-78.

lieudit « Le Grand Champ », à Vallière lieudit « Sourlaivous »¹. A Domet, autour du coffre, avaient été placés un poëlon tripode, en bronze, des pendants d'oreille à pyramide et une chaînette à médaillon à cabochon central en cristal de roche taillé, entouré d'une couronne de feuillage ajourée, incrustée de cristal de roche et décorée de rinceaux au pourtour. A Brigueil-le-Chantre, au village du Puy-du-Pin, un coffret cylindrique en pierre abritait une urne en verre à couvercle de terre cuite contenant une incinération². En forêt de Citeaux, à une centaine de mètres à l'Est du tracé de la voie romaine de Chalon à Langres (ancienne voie d'Agrippa) et à cinq cents mètres au Nord de la maison forestière de Chocelle, commune de Garland (Côte-d'Or), des travaux de désobusage ont révélé l'existence d'un cimetière³, près de l'ancien chemin des Bolards. Les débris d'un sarcophage en plomb ont été mis au jour, sur lequel sont figurés, dans des cartouches, un lion funéraire, marchant, la patte gauche avant posée contre un vase, puis des griffons affrontés de part et d'autre d'un canthare (II^e siècle après J.-C.). Les fouilles allemandes dans les cimetières alsaciens de Brumath et de Stephansfeld⁴ ont fait connaître des incinérations du I^{er} siècle de notre ère, accompagnées de poteries de La Graufesenque et de quelques figurines en terre cuite de l'Allier, objets rares dans la province, chien, et lièvre. L'importance de l'élément militaire a contribué à faciliter les relations commerciales entre les ateliers de l'Allier et ceux de Trèves. Les inhumations des III^e et IV^e siècles ont fourni des documents intéressants pour suivre l'évolution de la céramique. Au nord de l'église de Sarrautroff (Moselle), on a recueilli, dans une tombe à inhumation de l'époque antonine, une statuette de

déesse-mère tenant dans ses bras un agnelet⁵, et à la hauteur de la borne kilométrique n° 29, sur la route de Fribourg à Languimberg, s'étend un cimetière du Romain tardif⁶.

A Lyon, sur la pente d'une colline, au Sud de Fourvière⁷, hors de l'enceinte romaine, aux confins d'un vaste cimetière antique, dans la basilique de Saint-Irénée, construite sur les murs d'une église plus ancienne une inscription inédite fait connaître l'existence d'une basilique, élevée par Lucia Stratonice, à la fin du II^e ou au début du III^e siècle, pour abriter le sarcophage de sa fille et servir de tombeau à elle et à sa famille. De cette basilique funéraire, on possède l'abside, conservée dans l'abside de Saint-Irénée, et dans laquelle était exposé le sarcophage, sur l'aire même du *thalamos*. Lyon possède ainsi la première basilique funéraire de la Gaule, car la *cella memoriae* de Langres, aujourd'hui disparue, n'était pas une basilique funéraire, consistant simplement en une exèdre s'ouvrant sur une *area*. Du point de vue archéologique, après les découvertes des basiliques funéraires de Pouzzoles, de Tipasa et de Mactar, celle faite à Lyon apporte une preuve nouvelle de la continuité de la basilique funéraire païenne à la basilique latine des chrétiens.

6. *Arts et Métiers*. — On possède enfin une excellente étude des trois trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)⁸: au centre un trophée naval, constitué par un arbre contre lequel s'adosse le pilier à la Tritonnesse, dominant une proue de navire. A ce même ensemble, on doit rattacher le pilier servant de support à un aigle debout sur un globe et que dépasse l'arbre en hauteur. Sur les côtés, des mortaises indi-

(1) Dr G. JANICAUD, *Mém. Soc. des sc. nat. et archéol. Creuse*, XXX, 1947, extr., p. 15-18.

(2) *Bull. Soc. antiq. Ouest*, 3^e sér., XIV, 1947, p. 240-241.

(3) *Les dernières dépêches de Bourgogne*, 23-24 août 1947.

(4) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 96.

(5) M. LUTZ, *op. cit.*, p. 13.

(6) *Ibid.*, p. 8.

(7) W. SESTON et Ch. PERRAT, *REA*, XLIX, 1947, p. 139-159; — R. REY, *De l'heroon de Calydon aux cryptes funéraires de la Gaule chrétienne*, dans *Bull. Soc. archéol. Midi Fr.*, 3^e sér., V, 1943-1945, p. 271-277.

(8) G.-Ch. PICARD, *Trophées d'Auguste à Saint-Bertrand-de-Comminges*, dans *Mém. Soc. archéol. Midi Fr.*, XXI, 1947, extr., 52 p., 3 pl., 2 fig.

quent l'emplacement d'armes de bronze, fixées à la partie inférieure. Pareille reconstitution interdit alors de rattacher à ce trophée les deux statues de captifs, qu'ils est impossible d'associer à un trophée nautique; mais deux autres mortaises pourraient convenir à l'appui de deux statues agenouillées, encadrées de deux Victoires. A droite et à gauche de ce premier ensemble, se dressaient le trophée gaulois avec une image de captive au torque, et le trophée espagnol avec la statue du captif. Comme l'une et l'autre de ces figures ne sont pas faites pour être vues de dos, on ne peut les placer sur une même ligne qu'en adossant leurs bases à un mur et l'on est conduit à situer les trophées, non sur l'*area* primitive du forum, mais sur le *podium* du temple, à l'abri du portique. On sait que le monument était entièrement détruit dès l'année 100 de notre ère, et l'on possède de bonnes raisons pour proposer de placer son érection entre 27 et 20 avant J.-C., en rapport avec l'un des deux voyages d'Auguste en Gaule, en 26-25, et plutôt même en 25. Saint-Bertrand-de-Comminges était une ville frontière, à la limite des pays vaincus par les armes romaines, les trophées ont été détruits au cours d'un raid, entre 65 et la guerre civile de 68, d'où l'abandon et la protection de certains de ses éléments dans une *favissa*. Avec ingéniosité, Gilbert-Ch. Picard rapproche de la théorie de la victoire impériale, établie par J. Gagé, les ornements du trophée naval sur lequel la Tritonessse et l'aigle sont l'expression symbolique d'idées religieuses précises. Le trophée nautique ne commémore certainement pas, en pleine montagne, un combat naval livré à proximité. La place d'honneur qu'il occupe dans l'ensemble monumental rappelle que le prince, auquel il avait été dédié, avait dû l'origine de sa fortune à une victoire sur mer. Or, le seul empereur qui remplit cette condition est Octave, vainqueur d'Antoine à Actium. Le trophée de Saint-Bertrand-de-Comminges ne fut pas le seul à rappeler cette victoire miraculeuse et révélatrice: on en rapprochera les antéfixes de Bonn et du Musée des Thermes, reproduisant des revers monétaires. Mais, ce n'est pas seulement Actium qui est commémoré, mais en même

temps une victoire sur les Barbares nordiques, de même que sur l'antéfixe de Bonn, où, sur la hampe soutenant le trophée, est figurée une carnyx. La même association a été faite par le céramiste et le sculpteur. On ne saurait dénier une action de l'art hellénistique dans l'allure classicisante augustéenne des trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges. L'ordonnance en trois groupes rappelle, plus ou moins, celle de plusieurs monuments pergaméniens. G.-Ch. Picard suppose que le sculpteur de Saint-Bertrand a eu connaissance directe des procédés des écoles grecques, où il aurait sans doute reçu sa formation. Le trophée naval peut alors être rattaché à des prototypes certains, les monnaies athéniennes de 186: à Epidaure, un ex-voto était fait d'une proue naviguant sur les flots, surmontée d'une Niké couronnant un trophée. On connaît des bases en forme de proue, avant et après la Victoire de Samothrace. Le motif est d'origine hellénistique, mais c'est à Rome qu'il connut son plein épanouissement.

Un certain nombre de sculptures nouvelles ont été découvertes ou publiées: buste de Jupiter voilé, associé au croissant, la poitrine nue en partie dissimulée derrière un aigle aux ailes déployées, debout sur un foudre, à Rouillé ou à Vouillé (Vienne)¹; partie supérieure du corps d'une statue de Diane et un Eros funéraire, ayant peut-être appartenu au *fanum* de Brède à Chanteau (Corrèze)²; têtes de femmes inédites du Musée lapidaire d'Autun³; statuette en bronze d'esclave noir, grotesque, trouvée à Dijon, rue de la Préfecture⁴; petite plaque de bronze de Mandeure (Doubs), décorée au repoussé d'une scène de triomphe, reproduction d'un médaillon de Marc-Aurèle⁵. R. Lizop⁶ retrace la lamentable

(1) A. BLANCHET, *BAC*, p.-v., déc. 1947, p. IV-V.

(2) Dr G. JANICAUD, *op. cit.*, p. 9-14.

(3) A. COLOMBET, *Mém. Soc. éduenne*, L, 1947, p. 33-38.

(4) L. ARMAND-CALLIAT, *BAC*, p.-v., févr. 1947, p. II-V.

(5) Dr DAYET, *Mém. Soc. archéol. Montbéliard*, LVI, 1947, p. 14.

(6) *Mém. Soc. archéol. Midi Fr.*, XX, 1947, p. 215-234.

histoire de la mosaïque de Sainte-Rustice presque entièrement détruite par l'inconcevable négligence du Musée de Toulouse et dont il ne reste plus que le médaillon central avec tête d'Océan, et un panneau d'abside avec Thétis et Triton, conservé, celui-ci, au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye. Le dessin de Crétin est aujourd'hui le seul document donnant l'état complet de la mosaïque.

Les reliefs, appliqués aux flancs des vases d'argile, renseignent parfois sur certains détails de la vie à l'époque gallo-romaine: sur des tessons d'Orange, de la collection Emilien Dumas, au Musée de Nîmes, seraient peut-être représentés certains moments d'une course de taureaux. La ceinture ventrière portée par l'animal serait l'équivalent de la « devise » moderne¹. Sur une poterie d'Alesia², la forme arborescente donnée à la vigne ne serait pas une invention du modelleur, mais la reproduction d'une de ces vignes qui, en Asie Mineure et à Chypre, pouvaient atteindre en hauteur et en grosseur les proportions d'un arbre.

La découverte dans un puits, à Maclaunay (Marne)³, à proximité de fonds de cabanes, d'un ensemble de ferronneries: balance, armature et anse d'un seau de bois, pic-pioche, tranchet de bourrelier, hache plate, soc d'araire, trident, gril, mors de filet et sonnailles de bronze, correspond à la cachette établie par un petit cultivateur qui a voulu mettre à l'abri les pièces indispensables de son mobilier domestique et de son exploitation, probablement dans le courant de la seconde moitié du III^e siècle de notre ère. Dans une note, J. Toutain⁴ passe en revue les objets découverts à Alesia en 1946: fibule, passoire en métal et polissoir en marbre.

Le centre d'études de l'Université de Dijon prépare la publication d'une carte du vignoble gallo-romain⁵.

L'inscription d'Iliomar (C.I.L., XIII, 260), que l'on croyait perdue, a été retrouvée au Musée lapidaire de l'Hôtel Rolin à Autun⁶.

7. *Religion*. — Au cours de recherches dans la cour du Museon Arlaten, à Arles⁷, dans le cryptoportique, on a mis au jour le seuil du « petit forum à exèdre », terminé par une construction à douze niches. C'était sans doute un *dodécatheon*. On y a trouvé en effet des dédicaces à Apollon, à Hercule, à Diane, et une tête de Niobide, qui est à rapprocher de celles de Florence et du Musée Chiaramonti au Vatican, et que des tenons de fer devaient jadis maintenir au contact d'un mur de fond. Le monument appelé « petit forum » pouvait comprendre, en relations avec le culte d'Apollon, un groupe de Niobides, dont il serait intéressant de fixer l'emplacement antique, si possible.

Le temple de la mare Lyradou, en forêt d'Halatte, était situé sur le parcours de la voie romaine de Chamant à Villers-Saint-Frambourg⁸. Des précisions ont été apportées au plan du petit temple de Compièrre, près de Saint-Révérien (Nièvre)⁹, dont la *cella*, dressée sur une plate-forme de cailloux noyés dans le mortier, est entourée d'une muraille octogonale. Le sol était de marbre et divers éléments de la décoration ont été mis au jour ainsi que les jambes d'une statue, près de l'entrée, ouverte à l'Ouest. L'Avallonnais¹⁰ possède un type assez particulier de temple, sur lequel les fouilles des Fontaines-Salées ont attiré l'attention: au Montmartre, dans le sanctuaire de Mercure, et au Beuvray, dans le lieu de culte de la déesse Bibracte, de même qu'aux Fontaines-Salées, un vestibule précède un portique.

(1) H. BAUQUIER, *Les corridas ont-elles une origine antique?* dans *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 67-68.

(2) J. TOUTAIN, *BAC*, p.-v., févr. 1947, p. X-XI.

(3) P.-M. FAVRET, *CRAI*, 1947, p. 120-128. — R. LANTIER, *ibid.*, 128-130.

(4) *Bull. mens. Soc. sc. hist. et nat. Semur*, août 1947, p. 6-7.

(5) *Ann. de Bourgogne*, XIX, 1947, p. 300.

(6) *Ibid.*

(7) Ch. PICARD, *La Niobide d'Arles*, dans *CRAI*, 1947, p. 270.

(8) G. MATHERAT, *C.-R. Soc. hist. et d'archéologie Senlis*, 1947, p. 4.

(9) Dr COURSIER, *Ann. de Bourgogne*, XX, 1948, p. 65-67.

(10) R. LOUIS, *ibid.*, p. 67-79.

Il n'y avait pas à Saint-Père-sous-Vézelay que le temple des sources; au lieu dit « Derrière la Halle », un temple à colonnes doriques a donné une tête praxitélienne de Vénus, et à quelques centaines de mètres au Nord, au lieu dit « La Corne Saint-Jean », près de la source du Seu, on connaît l'existence d'un péribole rectangulaire. Le *vicus*, construit à l'intersection de la route Autun-Auxerre-La Cure, était un centre religieux important. On possède maintenant une description détaillée des bâtiments et des sculptures, dieu au cerf, à l'épée, au chien, Déesse Mère, du temple du Donon¹. Le plus ancien sanctuaire, de forme hémisphérique, comme à Roquepertuse, avait été construit en bois. Par ses aménagements, il appartient à un ensemble de monuments religieux abritant une tombe de héros, ou élevés dans un cimetière. Il aurait été consacré à Teutatès-Dis Pater représenté sous les formes, tantôt du dieu au cerf, à l'épée, au chien, tantôt de Mercure, accompagné d'un doublet féminin la Terre, ou une Déesse Mère, sa parèdre. Deux explications sont proposées pour le puits; tombe de héros, ou *mundus*, reliant le monde visible à celui des Enfers. Quant aux boules en grès, découvertes dans le temple, elles seraient le siège ou l'image des ancêtres. La découverte au Reuberg, près de Zinswiller² d'un petit temple en réduction, que l'on peut mettre en rapport avec le culte de Nantosuelta, attire l'attention sur cette catégorie de monuments, semblables à nos calvaires ou à nos édicules abritant une image de la Vierge ou des Saints, fréquents, dans l'Antiquité, à travers les campagnes des Trévires, des Médiomatrices. En Alsace encore³, une inscription (C.I.L., XIII, 6017) est consacrée à une divinité celtique Me-

dros, dieu de la guerre qui, à la lisière de la forêt de Haguenau, supplante Jupiter dans la dévotion des fidèles. La réapparition de ce dieu guerrier, pendant du dieu irlandais Mider, est l'œuvre de Rome qui semble avoir favorisé son culte dans une marche exposée aux incursions germaniques. Mais pareille tentative ne pouvait réussir que dans une région où la population était encore très fortement soumise aux traditions celtiques.

Par une ingénieuse interprétation d'un passage de Lucien (*Prolalia* ou *Herakles*, éd. Jacobitz, II, p. 129), A. Grenier⁴ reconnaît dans la description d'une peinture, vue par Lucien en Gaule, la représentation d'une danse macabre, menée par le dieu celtique Ogmios. Un certain nombre de dédicaces et de monuments conserveraient en Gaule orientale le reflet de la célèbre statue de Mercure par Zénodore: Mercure de Dampierre (Haute-Marne), autel de Horn à Leyde, statuette de Mercure assis et fronton de lairair de Cologne⁵. Des rapprochements peuvent être établis entre ce culte du Mercure arverne et le culte impérial d'Auguste: dédicace au *numen* d'Auguste et à Mercure Dumiatris (C.I.L., XIII, 1523 = Dessau, 4600): images d'Auguste portant le caducée de Mercure. Il semble qu'on ait cherché à renforcer le culte indigène de Mercure, en tant que représentation de l'incarnation impériale. Quant à la statue de Zénodore, elle serait dérivée des images de Jupiter.

En Narbonnaise, la création du flaminat serait l'œuvre de Vespasien et ce sacerdoce n'aurait pas existé, dans la province, aux temps d'Auguste et de Tibère⁶.

8. *Numismatique*. — Les monnaies coupées, trouvées à Alesia⁷, ont pu être utilisées comme monnaies divisionnaires,

(1) C. CZARNOWSKI, *Le Donon. Les fouilles de 1934 à 1938*, dans *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 128, 1947, p. 53-65; — E. LINCENHELD, *Le sanctuaire du Donon. Son importance pour l'histoire des cultes et des rites celtiques*, *ibid.*, p. 67-110.

(2) J.-J. HATT, *Revue d'Alsace*, 87, 1947, p. 97-99.

(3) P.-J. HIMLY, *Medros, dieu gaulois de la guerre en Basse-Alsace*, dans *Cah. d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 128, 1947, p. 115-124.

(4) *CRAI*, 1947, 254-258.

(5) Phyllis Pray BOBER, *Mercurius Arvernus*, dans *Marsyas*, IV, 1947, p. 19-45.

(6) A. AYMARD, *Du nouveau sur un Toulousain et Toulouse à l'époque romaine*, dans *Bull. Soc. archéol. Midi Fr.*, 3^e sér., V, 1943-1945, p. 51-58.

(7) J. TOUTAIN, *Bull. Soc. des sc. nat. et hist. Semur*, juill. 1947, p. 4-5.

comme témoignage d'un bornage ou d'amitié entre deux amis. Des soldats allemands en creusant un abri, dans la cour de l'hôpital de Sarrebourg¹, ont mis au jour un trésor de monnaies romaines d'argent qui ont disparu. A Airvault, près de Soulièvre (Deux-Sèvres), un vase renfermait de 1.500 à 2.000 pièces de Claude II à Tétricus père². La découverte, près de Cavaillon (Vaucluse) d'un petit bronze au buste et au tau-reau, portant la légende *T. POP. SEX. F.*, imitation d'une frappe de Marseille, est en faveur de l'existence d'un atelier situé dans l'une des villes placées sous la dépendance de Marseille, peut-être dans la région de la Durance, après la conquête³. Le trésor découvert à Nanterre, en 1904, avait été enfoui environ 256 après J.-C. Il a été possible de reconstituer le classement chronologique des émissions de l'*antoninianus*, depuis le règne de Gordien III à celui de Valérien et d'en déterminer les « différents » moyens⁴. Le siège du premier atelier monétaire impérial, régulièrement constitué en Gaule, sous le principat d'Auguste, serait à rechercher à Nîmes. Il n'est pas sans intérêt de mentionner l'existence, en Gaule, de coins monétaires officiels pour la frappe des monnaies d'or⁵: coins d'Auguste, de Tibère et de Néron, au Cabinet des Médailles; d'Auguste au Musée de Clermont-Ferrand; de Tibère et de Néron, au Musée des Antiquités Nationales; de Claude, au Musée de Soissons.

VI

TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

L'histoire de la Gaule chrétienne commence avec la lettre adressée par l'église de Lyon et de Vienne aux églises d'Asie, en 177 de notre ère. Seule alors l'église

de Lyon possède, en Gaule, une organisation autonome. Trois quarts de siècle plus tard, on compte plusieurs églises, Vienne, Paris, Reims, Trèves, ayant chacune un évêque à leur tête. Marseille, Narbonne, et peut-être même Nîmes et Béziers, étaient probablement dans le même cas. La seconde moitié du III^e siècle apparaît comme une période d'évangélisation intense et de progrès considérables. En 314, quatorze évêques gaulois siègent au concile d'Arles⁶. Parmi les grands évangélisateurs de la Gaule, Saint Rémi⁷ peut être considéré comme l'un des fondateurs de la France, et c'est à lui que Reims doit d'être devenu le sanctuaire du sacre. Son alliance avec Clovis, envahisseur païen, pose un problème de morale assez délicat. On discute encore sur la date et les conditions dans lesquelles Clovis se décida à embrasser le christianisme. R. Barroux admet l'existence de deux batailles contre les Alamans, celle de Tolbiac, livrée peut-être hors de la présence de Clovis et, en 496 ou 497, d'une autre bataille où le chef franc aurait prononcé son vœu. Sans rejeter formellement la date de 506 pour le baptême, on nous propose de fixer la date de la cérémonie, après le pèlerinage de Tours, en 498 ou 499. Non moins important dans la formation de l'unité française aura été le rôle de Grégoire de Tours⁸, ainsi que le prouvent les manifestations des liaisons spirituelles régionales entre Loire et Gironde, des confins de l'Auvergne à l'Océan. Des guerres, provoquées par les rivalités incessantes entre la Neustrie et l'Austrasie, amènent un vif désir de paix et Grégoire a tenté de la procurer en faisant intervenir le prestige du tombeau de Saint Martin et des saints dont il avait retracé les vies. Cette action religieuse s'est doublée d'une action politique vers l'unification. En Touraine, encore, l'évêque Saint Brice aurait été un bâtisseur d'églises, au cours du V^e siècle. On lui

(1) M. LUTZ, *o. l.*, p. 13.

(2) P. LE GENTILHOMME, *Rev. Numism.*, 5^e sér., IX, 1946, p. 253.

(3) H. ROLLAND, *ibid.*, p. 254.

(4) P. LE GENTILHOMME, *ibid.*, p. 15-114.

(5) Du même, *ibid.*, p. II-VIII.

(6) E. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine. I, Des origines à la fin du IV^e siècle*. Paris, A. et J. Picard, 1947, in-8°.

(7) R. BARROUX, *Saint Rémi et la mission de Reims*. Coll. Grandeurs et gloires de l'ancienne France. Paris, éd. de l'Arc, 1947.

(8) R.-A. MEUNIER, *Grégoire de Tours et l'histoire morale du Centre-Ouest de la France*. Poitiers, public. Univers., série des sc. de l'homme, 1946.

devrait l'édification de celles de Cheillé, sur la voie de Tours à Chinon, de Bricca (Brèches), sur la voie de Tours au Mans, de Biotrais (Bléré), sur la voie d'Amboise au Port-de-Piles, de Caino (Chinon) à l'aboutissement de la route de Tours, et même de *Calatonum* (Cheillé), à un passage de l'Indre sur la *via episcopalis*. Toutes ces églises avaient été élevées dans des bourgades, assises sur des voies romaines¹.

Dans une étude archéologique et historique, l'abbé J. Berthollet² suit les destinées de l'évêché d'Autun, dont les constructions se succèdent sur un même emplacement depuis le v^e siècle, à cheval sur le rempart romain. Son histoire suit celle de la cathédrale primitive de Saint-Nazaire, supplanté par Saint-Lazare, mais ce premier vocable indique la fin du iv^e siècle comme la date de l'établissement du siège épiscopal à l'intérieur du *castrum*.

Isolé au milieu de montagnes d'accès difficile, le Gévaudan³ est resté à l'écart du mouvement de populations provoqué par les grandes invasions. C'est à peine si l'on y a relevé quelques sépultures barbares sur le territoire de la commune d'Auxillac, près des villages de Booz, de Reille et de la Thieule et dans le canyon du Tarn. A cette rareté des cimetières s'oppose une relative richesse en monuments de l'art pré-roman: stèle au chrisme d'Ispagnac, fragment de sarcophage de l'école d'Arles dans l'ancien cloître de la cathédrale de Mende, débris de tombes à palmettes, de cancels, d'un arbre de vie, chapiteaux à la cathédrale de Mende du type de Saint-Denis et de Germigny-des-Prés. Mais l'archéologie n'est pas la seule discipline qui concourt à montrer la faiblesse du nombre des envahisseurs qui, à l'époque mérovingienne, s'installèrent à demeure dans

notre pays. Les toponymes d'origine germanique en Provence⁴, constitués principalement par des noms de personnes, ont été relevés essentiellement dans la partie montagneuse du pays. La plaine du Rhône en compte peu, de même que la vallée de l'Arc, la basse vallée de la Durance et le littoral, alors que la majorité de ces noms se groupent dans la vallée de la Durance et de ses affluents. Les Germains n'auraient donc, en Provence, que défriché les terres non encore occupées. Il en serait de même entre l'Allier et la Loire⁵, où l'on constate une poussée en Sologne bouronnaise jusqu'en Vendée, franque vers la Chapelande au vii^e siècle, wisigothique dès le v^e dans le diocèse ancien de Bourges, à Hérisson, et celui de Clermont, aux abords de Gannat. Il ne paraît pas y avoir eu de changements profonds dans l'occupation du département de la Loire⁶, dont les régions forestières des Monts du Forez et de La Madeleine, les montagnes au Sud de Saint-Etienne, la plaine marécageuse du Forez et le Roannais ont été délaissés par les Gallo-Romains. Même constatation en Limagne pour la Garonne de Lezoux⁷, où l'occupation pré-médiévale ne paraît pas s'être étendue très largement. Les toponymes gallo-romains sont localisés dans la vallée de l'Allier ou au rebord. Le défrichement se serait alors étendu aux clairières, abritant les futurs chefs-lieux de commune et à la vallée de l'Allier, et même s'ils avaient dépassé ces limites, la forêt avait regagné le terrain bien avant l'an mille.

L'anthropologie, elle aussi, confirme ces conclusions. L'étude des ossements recueillis dans les cimetières aveyronnais de Sébazac et de Navas montre que le Rouergue était habité aux vi^e et vii^e siècles par une même population, comprenant deux types raciaux, l'un dolichomésocéphale prédominant, l'autre brachycéphale, beaucoup plus rare. Or ces mêmes types se retrouvant dans la po-

(1) G. DESACHÉ, *Bull. trim. Soc. archéol. Touraine*, XXIX, 1947, p. 243-247.

(2) J. BERTHOLLET, *L'évêché d'Autun. Etude historique et descriptive*, Autun, 1947.

(3) *Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Répertoire archéologique du département de la Lozère. Périodes wisigothique, carolingienne et romane*, par M. BALMELLE. Mende, G. Pauc, 1946.

(4) Ch. ROSTAING, *Onomastica*, I, 1947, p. 269-276.

(5) DUPIEUX, *ibid.*, p. 277-278.

(6) Mgr. GARDETTE, *ibid.*, p. 263-268.

(7) M. DERRUAU, *Annales de Géographie*, LVI, 1947, p. 179.

pulation, des dolmens de l'Aveyron, on est amené à conclure que le Rouergue, depuis le Néolithique, n'avait pas reçu un bien grand nombre de nouveaux-venus¹.

On connaît généralement assez mal la topographie des villes de la Gaule, au point de vue de l'emplacement des édifices du culte chrétien. Poursuivant ses recherches méthodiques, J. Hubert² reconstitue la topographie chrétienne d'Arles au VI^e siècle. Aucun renseignement ne permet de fixer la place occupée au III^e siècle par la cathédrale et le logis de l'évêque. Mais au siècle suivant, on connaît l'existence d'une *ecclesia publica* et de deux sanctuaires du martyr Genesius, l'un à Trinquetaille, l'autre au Sud-Est de la ville. L'église de Saint-Etienne, l'*ecclesia publica*, n'a pu être localisée, mais elle n'était pas située sur l'emplacement de la cathédrale, à quelques pas du forum. Il n'est pas cependant impossible de la situer et J. Hubert la place près du couvent des religieuses, installé dès 514, près de la *domus ecclesiac*, avec laquelle elle formait un seul ensemble de constructions. On n'ignore pas que le couvent subsista jusqu'à la Révolution et deux de ses oratoires, Saint-Blaise et Saint-Jean-du-Moustier existent encore. Il s'élevait dans l'angle Sud-Est de l'enceinte, dans une région retirée et un peu plus élevée que le reste de la cité, à l'opposé du port et assez loin du forum, mais au plus près de la voie Aurélienne et du grand cimetière de Saint-Geniès. Ce n'est pas seulement à Arles, aux Aliscamps, que les sépultures se groupent autour d'une célèbre église suburbaine, renfermant le tombeau d'un martyr vénéré³. Les mêmes dispositions se retrouvent dans d'autres cimetières du Midi de la Gaule, à Narbonne, sur la rive droite

de l'Aude, autour de l'église de Saint-Paul, à Marseille, où succédant à des cimetières grecs et romains, la nouvelle nécropole s'ordonne autour de Saint-Victor, à Nîmes, près des reliques de Sainte-Baudille, à La Valsainte, à Aix, auprès des restes de Saint-Mitre, à Saint-Aphrodise de Béziers et à Saint-Seurin de Bordeaux. Tous les cimetières de la basse vallée du Rhône, groupés près de reliques ont des caractères communs, dénotant une survivance des coutumes funéraires: les cuves monolithes, à couvercles en bâtière, sont un type dégénéré des sarcophages massifs du Haut-Empire; comme au temps du paganisme, les enfants sont inhumés dans des amphores et la coutume de l'obole à Charon a survécu. En règle générale, il n'y a pas de mobilier funéraire. Pas de changements, là encore, dans la nature de la population qui a abandonné ses coutumes païennes, mais n'a pas adopté les modes barbares de l'ensevelissement avec armes et bijoux. Dans le Midi de la Gaule, on peut se demander si, dans la plupart des tombes, les objets qui y avaient été déposés constituent un véritable mobilier funéraire. Dans le cimetière wisigothique d'Estagel (Pyrénées-Orientales)⁴, toutes les pièces recueillies, boucles de ceintures, fibules, aumônières, pendants d'oreilles, bagues, trousses de couteaux, ne sont, au vrai, que le complément de l'inhumation habillée, coutume en usage à l'époque mérovingienne. La troisième campagne de fouilles, en 1946, confirme ou précise les résultats obtenus au cours des précédentes recherches. De nouveaux emplacements vides de sépultures ont été retrouvés, correspondant vraisemblablement à des limites entre des groupes de tombes de famille, parfois précisées par un bornage. Quinze sépultures ne renfermaient que les squelettes, sept avaient abrité plusieurs corps, inhumés successivement. Les objets de parure et d'équipement ne diffèrent aucunement de ceux découverts en 1935 et 1936, et reproduisent les formes et les décors des mobiliers wisigothiques castillans des cimetières d'Her-rera de Pisuerga, Castiltierra, Daganzo

(1) Pierrette LACOMBE, *Etude des ossements humains provenant du cimetière de Sébazac...*, dans *Mém. Soc. lettr., sc. et arts Aveyron*, XXV, 1942; — *Le cimetière barbare de Navas*, *ibid.*, XXVI, 1946.

(2) *La topographie religieuse d'Arles au VI^e siècle*, dans *Cahiers archéologiques*, II, 1947, p. 17-27.

(3) F. BENOIT, *Cimetières paléochrétiens de Provence*, *ibid.*, p. 7-15.

(4) R. LANTIER, *CRAI*, 1947, p. 226-235.

de Arriba et Carpio del Tajo. Deux objets nouveaux sont à signaler: deux fibules de bronze à arc surélevé et long pied horizontal, terminé par une tête d'ophidien stylisé, ou par un bouton à décor gravé, de la tombe 118, qui obligent à avancer la date de la plus ancienne occupation du cimetière jusque dans le cours du v^e siècle. Mais aucune de ces pièces n'offre un intérêt exceptionnel. Elles ne valent que par la place qu'elles occupaient dans les cercueils, faits de dalles de schiste et par les indications qu'elles apportent sur les coutumes funéraires. La tombe 144 renfermait un squelette, dont le crâne, malheureusement écrasé, avait été traversé par un long clou de fer. Ce nouvel exemple d'un rite d'enclouage avait été déjà observé chez les Wisigoths d'Espagne et on le rapprochera du morcellement des cadavres dans les cimetières du Haut Moyen âge en Lorraine. Des traces de charbons, dans la tombe 143, pourraient représenter les résidus de feux rituels allumés près ou dans la fosse dans un but de purification. Les découvertes de cette campagne ont encore précisé la coutume de disposer, dans les tombes d'hommes, les troussees de couteaux, la pointe ou la bouterolle du fourreau dirigée vers l'aisselle. La persistance des coutumes funéraires gallo-romaines, l'absence d'armes offensives ou défensives et de vaisselles domestiques, la rareté des rites germaniques, confirment nettement le caractère gallo-romain dominant des inhumés d'Estagel, descendants directs des paysans gaulois, dont un établissement existait, sur le territoire de la commune au lieudit « Pla de Lavail », en bordure de la route nationale n° 117.

La tombe en tuiles, découverte à Saint-Julien-de-Peyrolas (Gard), dans une vigne, renfermait le squelette d'une jeune femme, les bras ramenés sur la poitrine et non accompagné de mobiliers funéraires¹. Egalement dépourvus d'objets, des sarcophages mérovingiens ont été signalés à Montcorneil-Grazan

(Gers), non loin d'une villa gallo-romaine². Dans l'Aveyron³, sur le territoire de la commune de Sébazac-Concourès, à cinq cents mètres au Nord du village, dix-neuf tombes des v^e-vi^e siècles, en dalles de calcaire, quelques-unes à inhumations multiples, contenaient un corps étendu sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, auprès desquels avaient été déposés une boucle et un couteau en fer, un anneau de bronze et un peigne en bois. Dans les mêmes communes, à Puechamp, les Wisigoths avaient dressé ou utilisé un tumulus dans le cimetière de l'âge du Fer (dormen IV). La boucle plate de ceinture, à contours découpés, trouvée dans une tombe du cimetière de Navas, situé sur un plateau calcaire dominant le village de Castelnau-Pégayrol et la vallée de la Muze, date la sépulture de la seconde moitié du vi^e siècle. Les tombes multiples étaient en partie entaillées dans le roc, en partie construites de dalles posées de champ ou en murettes de pierres sèches. La grotte de Corps, à Saint-André-de-Vézines, avait été utilisée comme lieu de sépulture à l'époque des invasions. A l'étage inférieur, en contact avec des ossements humains, on recueillit de nombreux tessons et un sou d'or d'Anastase I (491-518). En Bas-Dauphiné, au camp de Larina⁴, sur l'un des mamelons du Nord, sept tombes burgondes, orientées Est-Ouest, faites de dalles, ou simplement creusées dans le sol, avec une seule plaque de protection à la hauteur de la tête, renfermaient des squelettes étendus sur le dos, les bras parallèles au corps. Elles ont donné quelques rivets en fer et un peigne en os. Des fondations de pierre appartenaient à deux petites constructions à plan carré, peut-être les ruines d'une chapelle funéraire.

Un cimetière à tombes multiples disposées en alignements, sans mobilier, a été fouillé à Romelfing (Moselle)⁵; vingt tombes, dont une contenant quatre squelettes, avaient été pratiquées sur

(1) A. PONTAL et A. VASSY, *Rhodania*, 20-22, 1938-1946, p. 28-29.

(2) Abbé Ch. BOURGEAT, *Bull. Soc. archéol. scientif. litt. Gers*, 1945, p. 18.

(3) L. BALSAN, *Gallia*, V, I, 1947, p. 191-192.

(4) *Evocations*, III, 1947, p. 164-165.

(5) M. LUTZ, *o. l.*, p. 11.

l'emplacement d'une villa. Elles ont donné une fibule cruciforme, quelques boucles de ceinture et un fer de frappe¹.

L'influence du monnayage anglo-frison apparaît sur les monnaies frappées dans le deuxième quart du VIII^e siècle, découvertes dans une tombe à Barbuisse (Aube). La bague qui les accompagnait témoigne de l'action exercée par les ateliers d'orfèvres nordiques².

L'industrie des chapiteaux de mar-

bre³, dont l'apogée se place au VII^e siècle, représente la meilleure part de l'industrie de la Gaule mérovingienne. Loin d'être une survivance attardée des traditions et des techniques gallo-romaines, ce sont des manifestations originales, qui ne sauraient être confondues avec les productions de la Proconèse byzantine. Disparue au cours des troubles du VIII^e siècle, cette industrie survivra encore par l'influence qu'elle exercera sur les chapiteaux carolingiens, romans et gothiques.

Raymond LANTIER.

(1) *Ibid.*, p. 5.

(2) P. LE GENTILHOMME, *Rev. numism.*, IX, 1946, p. XI-XII.

(3) Denise FOSSARD, *Les chapiteaux de marbre du VII^e siècle en Gaule*, dans *Cahiers archéologiques*, II, 1947, p. 69-85.

Musée des Antiquités Nationales,

Septembre 1948.